

Nouveauté

Number 144, Winter 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47536ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2007). Review of [Nouveauté]. *Québec français*, (144), 4–22.

CARNET D'OPÉRA

MARC GAGNÉ

*Héloïse et Abélard*suivi de *Le loup de jouvence*

Le Loup de Goultière, Québec

2006, 111 pages

Comment présenter à nouveau, surtout quand l'Église joue de moins en moins un rôle dans la société contemporaine, l'histoire célèbre des deux amants, dont l'amour est entravé par le vœu de chasteté de l'une et de l'autre ? Et après *La Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau, les douzaines de tentatives de faire revivre cette passion entre le plus grand professeur de philosophie de France et son élève la plus douée ? Le sujet avait été traité surtout au XVIII^e siècle, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, dans la vague des romans épistolaires. Car il y a une circonstance particulière dans cette histoire qui la distingue d'autres non moins malheureuses (Roméo et Juliette, Ines de Castro, Ghismonda et Guiscardo, Francesca da Rimini, Agnes Bernauer, etc.) : Fulbert, le tuteur d'Héloïse, fait châtrer Abélard puisqu'il croit que le professeur s'est débarrassé de sa maîtresse, qui avait mis au monde un fils, en l'incitant à se retirer dans un cloître. Leurs lettres, écrites après cette punition ont suscité l'intérêt d'écrivains, de poètes, de compositeurs.

Dans son livret de l'opéra, qui se lit comme une pièce de théâtre d'une rare densité, Marc Gagné commence par cette césure (au sens propre du mot) dans la vie d'Abélard. Par là, il entreprend une réflexion qui dépasse largement le cadre de cette histoire d'amour : d'un côté, le monde ancien où régnait Abélard, de l'autre, Dieu. Autrement dit, deux pôles, celui de l'amour total, fait de chair et de sens, et l'autre, devenu spirituel après le châtement. Les développements de la relation nouvelle entre les protagonistes, l'utilisation des paroles du Christ, des textes sacrés, tout concorde pour provoquer chez le lecteur et, je l'espère, chez l'auditeur, la logique inhérente à l'éclosion d'un sentiment qui transcende le monde ancien, reflété dans les paroles féminines.

Quant au *Loup de jouvence*, il s'agit d'un livret d'une belle fraîcheur. Ici, l'auteur reprend l'histoire du méchant loup et du petit chaperon rouge, à laquelle il mêle celle de la grenouille ou de l'ours qui se transforment et princes, comme nous les

connaissons des frères Grimm. La promenade du chaperon rouge à travers la forêt donne lieu, je suppose, à des pages de musique enjouées, avec oiseaux, fleurs, chasseurs qui rendent le conte bien moins sombre que les canevas des Perrault et Grimm. Lisez ce nouveau *Loup* à vos petits, ils seront ravis.

HANS-JÜRGEN GREIF

ESSAI

NOËL AUDET

*Entre la boussole et l'étoile.**Livre de bord 1984-2005*

XYZ éditeur, Montréal

2006, 227 pages

Professeur de littérature à l'Université du Québec à Montréal pendant plus de trente ans, Noël Audet a légué au patrimoine de la littérature québécoise une œuvre maintes fois primée. Le plus célèbre de ses romans, *À l'ombre de l'épervier*, a remporté un succès populaire exceptionnel en partie grâce à son adaptation pour la télévision qui a touché un public vaste n'ayant pas l'habitude de fréquenter la littérature. Cela lui a d'ailleurs valu d'être boudé par une certaine élite intellectuelle. Son dernier livre, *Entre la boussole et l'étoile. Livre de bord 1984-2005*, publié en 2006 à titre posthume, n'est pas, comme il le précise lui-même, un journal intime, mais « le livre de bord de sa navigation intellectuelle et artistique ». C'est aussi une célébration de la vie, de l'amour et de la littérature.

De 1984 à 2005, l'homme observe, explore, réfléchit, s'interroge, s'indigne, critique, s'émeut, et, à l'occasion, lance des flèches empoisonnées à quelques adversaires, des critiques et des politiciens surtout. Naviguant dans la vie en se fiant tantôt à la raison, tantôt à ses idéaux, ses allégeances varient au fil des ans. Ainsi le souverainiste inconditionnel de ses jeunes années est gagné par le doute. Avec le temps, son désenchantement s'étend également à la modernité, dont il dénonce certains avatars : l'Internet, la télé-réalité, la littérature-réalité, la publicité, et autres misères du confort et de l'indifférence qui annoncent, selon lui, la disparition de la culture au sens noble du terme.

Son livre de bord nous donne aussi le privilège de le surprendre dans son processus de création, depuis la première étincelle de l'inspiration jusqu'à la publication du livre qui s'accompagne parfois

d'une grande déception, comme ce fut le cas pour son roman, *Les bonheurs d'un héros incertain*, que la critique a ignoré. Parfois même, il nous fait le cadeau d'un poème.

En le suivant, d'une page à l'autre, pendant les vingt dernières années de sa vie, on se prend d'affection pour l'homme, le poète, l'humaniste, le penseur sincère et intègre qu'il est, de sorte que, ce fameux 15 avril 1999, lorsqu'il apprend qu'il souffre d'un cancer, on accuse le coup avec lui. Et en 2005, quand il hésite à écrire le mot FIN au bas de la dernière page de son livre de bord, tout à coup, on aimerait pouvoir l'en empêcher pour le sauver de la mort, car, comme lui, on pressent la fin de sa traversée.

Jusqu'à la dernière page, il aura célébré la vie, l'amour et, par-dessus tout, « l'art qui seul nous sauve et nourrit, depuis la peinture rupestre de nos ancêtres jusqu'à la fin des temps » (p. 225).

HÉLÈNE GAGNON

ALAIN DUBUC

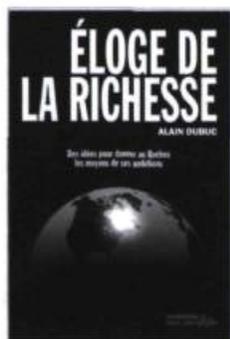
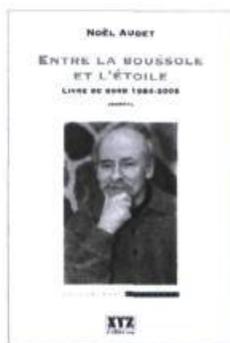
Éloge de la richesse

Éditions Voix parallèles, Montréal

2006, 335 pages

Si le titre de son livre choque, l'intention est souhaitée par l'auteur. Alain Dubuc, chroniqueur à *La Presse* après avoir agi comme président et éditeur du journal *Le Soleil* pendant trois ans, est spécialiste en économie. Le journaliste observe depuis plusieurs années les comportements financiers et sociaux des Québécois et souhaitait rendre compte de ses constatations afin de « donner au Québec les moyens de ses ambitions », comme l'indique la phrase-clé qui apparaît sur la jaquette de l'ouvrage.

Éloge de la richesse est un livre touffu, dont le principal défaut réside en ce qu'il recèle un nombre impressionnant de chiffres : les données y abondent, au point qu'un néophyte – ou du moins un lecteur dont les connaissances en économie sont minimales – peut facilement s'y perdre. Heureusement, Dubuc pourvoit chaque chapitre de tableaux qui aident à la compréhension du message, qui est clair : le Québec accuse un retard considérable sur plusieurs états du monde entier en ce qui a trait au niveau de vie de ses habitants. Dubuc s'efforce de démontrer que richesse et progrès sociaux peuvent faire bon ménage ; que ceci dépend grandement de cela. Au menu : le Québec devrait,



selon l'auteur, augmenter les frais de scolarité (dont le gel profite principalement aux riches et aux élèves issus de la classe moyenne), augmenter les frais d'électricité, augmenter la productivité de chaque travailleur (une idée que reprend l'ancien premier ministre Lucien Bouchard, plusieurs mois après la publication du livre), revoir le régime fiscal du Québec et encourager les investissements étrangers, entre autres stratégies.

L'ouvrage de ce lauréat de la catégorie « Éditorial » du Concours canadien de journalisme, mouture 1999, peut être divisé en deux grandes parties : les 16 premiers chapitres visent à démontrer les tares du système québécois actuel ; les huit chapitres suivants proposent des pistes à emprunter. Il faut toutefois signaler que la première portion du livre, plus volumineuse d'ailleurs, apparaît plus solide. L'auteur lui-même reconnaît que la dernière partie « sera [...] la plus faible de [s]on livre » (p. 191). Dubuc cherche surtout, dans cette portion, à agir sur la mentalité du lecteur, puisque, selon lui, l'avenir et la survie du Québec dépendent de la volonté des Québécois de « penser autrement » (c'est le titre d'un chapitre), entre autres en cessant de dédaigner la richesse et les riches.

Grosso modo, le message de Dubuc est qu'il faut revoir les valeurs et les politiques qui ont cours depuis la Révolution tranquille. Les temps ont changé, en 40 ans, ainsi que les économies à l'échelle mondiale. Surtout, il faut retenir que l'auteur, loin d'embrasser tous les principes de la droite néolibérale – on comprend à la lecture que le Dubuc qui a été trotskyste dans les années 1960 entretient toujours un fervent désir de solidarité au sein de la population –, considère que peu importe que l'on adhère aux principes de la gauche ou à ceux de la droite, la richesse reste une nécessité sociale.

STEVE LAFLAMME

YVON RIVARD

Personne n'est une île

Boréal, Montréal, 2006, 258 pages
(Coll. « Papiers collés »)

Dans ce recueil, *Personne n'est une île*, Yvon Rivard a regroupé dix-neuf textes écrits entre 1994 et 2005, parus dans des revues ou des ouvrages collectifs, qui ont comme thème commun la création littéraire en lien avec la vie et la mort. L'auteur les a classés sous trois grands thé-

mes : « Les enfants de la lumière », « L'héritage de la pauvreté » et « L'art de mourir ». Chaque texte est un don « nécessaire pour ouvrir la pensée et l'œuvre de l'écrivain sur un monde dont le centre n'est plus sa table de travail, pour rendre l'écrivain solidaire du monde, même d'un monde dans lequel il ne se reconnaît pas » (p. 15).

Je l'avoue, je n'avais jamais rien lu d'Yvon Rivard, professeur de lettres françaises et québécoises, et de création littéraire à l'Université McGill. Il a publié des essais et des romans, souvent primés. Ce livre-ci traite de grandes questions sur l'écriture et sur le métier d'écrivain. Pourquoi écrire quand la vie est partout en nous et autour de nous ? Pourquoi ce grand besoin de solitude pour mieux vivre parmi les autres ? Pourquoi vouloir laisser une trace de soi dans l'infini de la vie ? Pourquoi s'acharner à écrire quand il y a tant à vivre ?

Rivard répond magnifiquement à ces questions. Pour lui, la littérature c'est la vie et l'écrivain doit accepter d'être une île solitaire qui fait partie du monde. Non. Personne n'est une île en soi, personne ne peut vivre seul, isolé des autres, détaché de la vie. Personne ne peut prétendre pouvoir se passer des autres pour se nourrir, grandir, écrire, mourir. Rivard montre, à l'aide de nombreux exemples, comment la solitude est un paradoxe d'écrivain : il cherche autant à l'obtenir qu'à y échapper.

Enfin, Rivard montre aussi que l'horreur de la vie existe, comme la beauté. Il faut voir l'une et l'autre, vivre en portant l'une et l'autre, écrire sur l'une et l'autre. Il espère que « tout être humain puisse découvrir la part d'amour ou de beauté qui lui permettra de survivre à sa propre souffrance » (p. 31). Et cette beauté, c'est dans la littérature qu'il est possible de la trouver. À l'avenir, quand je serai un peu perdue, je demanderai à la littérature de m'indiquer un chemin.

CÉLINE CYR

BERNARD SALADIN D'ANGLURE

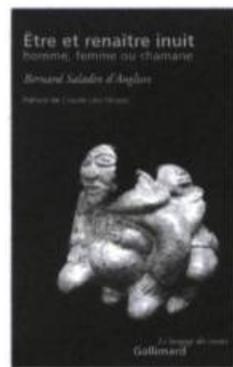
Être et renaître inuit / homme, femme ou chamane

Gallimard, Paris
2006, 429 pages

J'ai adoré plonger dans *Être et renaître inuit / homme, femme ou chamane* de Bernard Saladin d'Anglure, publié chez Gallimard en avril 2006. Voici un livre important, un livre synthèse, fruit du travail de plusieurs décennies d'un anthropo-

logue qui me semblait lointain. Je savais qu'il avait participé à titre de conseiller au film de Zacharias Kunuk, *Atanarjuat (L'homme rapide)*, tourné il y a quelques années par les productions Isuma à Igloolik, au Nunavut. Ce que je ne savais pas, c'est que cette histoire était issue d'une épopée historique et que son héros était plus que présent dans la mythologie inuite, et ce, depuis cinq siècles. Le livre de Saladin d'Anglure se veut certes un riche matériel ethnologique. Il s'avère une mine d'or pour quiconque souhaite mieux comprendre ce qu'est l'esprit inuit.

Il m'apparaît plus essentiel que jamais de reconnaître ce qui fait la spécificité de cet « esprit », de cette intelligence remarquable (*isuma*), même si l'univers contemporain dans lequel baignent les Inuits, qu'ils soient du Nunavik, du Nunavut ou de tout le reste de l'espace circumnordique, n'a plus beaucoup de liens avec le chamanisme. Les différentes sociétés inuites se sont détachées de leur passé de manière abrupte et décisive. Le monde inuit se trouve en pleine mutation, ce qui cause de la souffrance, une très grande souffrance, qui, elle, conduit parfois à de terribles exactions, qui touchent surtout les plus démunis, bien des femmes, certains vieillards aussi. Plusieurs jeunes, une catégorie de jeunes hommes et de jeunes femmes, errent littéralement au sein de la société inuite. Cela ne peut durer. Cela ne durera pas indéfiniment. Mais en attendant une accalmie, les problèmes sociaux ne font que s'amplifier. Ai-je besoin d'épiloguer ? Pour moi, le Grand Nord représente l'espoir même d'une planète mondialisée qui court à toute vitesse vers sa perte. Les Inuits surmonteront leurs difficultés, dans la mesure où, peut-être, grâce à certains textes comme ceux que met en lumière Saladin d'Anglure, ils sauront garder contact avec leurs sources ancestrales, avec ce qui les rend toujours si débrouillards dans la toundra, si ardents sur le mer, si drôles dans une tente, une cabane ou une maison, le soir, quand c'est l'heure de discuter, de manger ou de s'amuser. Le mythe de « Grand anus, la première guérisseuse » ne manque pas d'intérêt. J'ai aussi été fasciné d'apprendre que, dans la théorie inuite de l'âme, chaque personne, de son vivant, possède « une âme-double (*tarniq*), image miniaturisée de la personne, encapsulée dans une bulle d'air (*puqlaq*) et logée quelque part du côté de l'aine ; elle possède aussi une âme-nom (*atiq*), principe psychique hérité



d'un défunt ou d'un esprit, qui comprend la somme des expériences et des capacités accumulées par tous ceux qui auparavant ont porté ce nom » (p. 44).

Après une pareille lecture, je sais un peu mieux pourquoi je ris à ce point et avec une telle légèreté lorsque je me trouve en compagnie d'Inuits, quand nous sommes à la pêche ou à la chasse, même quand je dois les côtoyer pour leur donner des soins. *Être et renaître inuit / homme, femme ou chamane* permet de prendre conscience de ce qui a été à l'origine de l'inconscient collectif de ce peuple qui a survécu à des milliers d'années de vagabondages arctiques, et qui survivra au choc de la modernité. Il faut espérer que ce livre sera un jour traduit en inuktitut, afin qu'il serve plus, afin que, peut-être, il constitue un élément supplémentaire de guérison collective. Bientôt, il faut y croire, de plus en plus d'Inuits instruits enseigneront aux leurs ce qu'ils étaient, ce qu'ils sont et ce qu'ils seront quand leur population aura doublé ou triplé. L'anthropologie, qui se préoccupe des contes et des histoires transmises oralement, sait montrer comment les souvenirs intra-utérins importaient chez les anciens Inuits. Mais, même aujourd'hui, au sein d'un monde christianisé, la métempsychose demeure plus qu'un simple objet de fables. Ontogénèse et cosmogénèse restent intimement amalgamés à la *Weltanschauung* nordique.

Le monde inuit de 2006, tout comme le reste du monde amérindien, qu'il soit cri, atikamekw, algonquien ou innu, a plus que jamais besoin de se faire rappeler à quel point les uns et les autres, même en pleine phase cybernétique, ont besoin d'assises symboliques, mythologiques et poétiques. Tous ceux et celles qui aiment l'autochtonie ne peuvent que remercier Bernard Saladin d'Anglure.

JEAN DÉSY

ÉTUDE

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

James Joyce, Le Québec,

l'Irlande, les mots

Éditions Trois-Pistoles, Trois Pistoles

2006, 110 pages

L'étude des grands auteurs occupe une place prépondérante dans l'œuvre prolifique et protéiforme de Victor-Lévy Beaulieu. Après avoir écrit sur Melville, Hugo, Kerouac, Cervantès et Ferron, VLB a finalement posé la pierre angulaire de

sa réflexion sur les classiques littéraires en publiant une œuvre monumentale, issue de plus de trente ans de travail et de réflexion, et ayant pour sujet le plus grand écrivain d'expression anglaise du vingtième siècle : James Joyce.

L'ouvrage, sous l'appellation néo-générique d'« essai-hilare », raconte le développement socioculturel de l'Irlande et du Québec sans tout à fait être un manuel d'histoire, accumule les détails et les anecdotes de la vie de Joyce mais n'est pas, à proprement parler, une biographie, propose des pistes de réflexion poussées mais ne ressemble pas vraiment à un essai, se lit comme un roman mais n'en est pas tout à fait un non plus... C'est dire l'ampleur démesurée du territoire couvert par VLB. dans son dernier livre, lequel, malgré son ambition typiquement joycienne (l'auteur irlandais n'a-t-il pas tenté, dans son dernier ouvrage, de dépendre dans sa totalité l'histoire de l'humanité ?), tient merveilleusement bien la route grâce à son style éblouissant (agrémenté de nombreuses illustrations) et à sa structure parfaitement équilibrée.

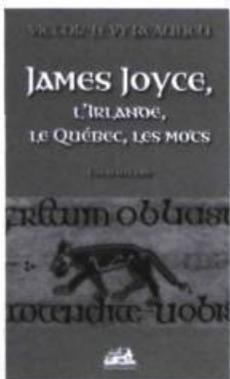
Résumons d'abord « l'intrigue », puisque c'est à travers elle que se rassemblent tous les thèmes et les idées éparpillés dans l'œuvre. Le personnage principal et narrateur de l'ouvrage, Abel, est un écrivain reclus dans sa maison de Trois-Pistoles, passant le plus clair de son temps à lire sur Joyce et à nourrir ses sept chiens et le petit mouton noir qu'il a adopté. Survient la mort de son père, laquelle bouleversera l'univers austère d'Abel et le projetera dans une spirale de violents conflits familiaux, dans lesquels sont impliqués ses frères, ses sœurs et (principalement) sa mère. C'est dans ce cadre troublé que le narrateur essaie de poursuivre la rédaction de son livre sur James Joyce, profitant des périodes de repos de sa mère pour aller flâner sur le bord d'une rivière et y réfléchir sur l'Irlande, *Ulysses* et Cuchulainn, le héros des sagas irlandaises. Plus l'histoire progresse, plus les crises familiales s'intensifient et plus Abel se réfugie dans son œuvre. Il passe de longues heures à réfléchir et à composer son essai, s'isolant de sa famille et de son entourage à un point tel qu'il lui arrive de ne plus faire la différence entre le monde réel et celui de Joyce. Les repères temporels qui lui servaient de balises s'émeussent progressivement, puis finissent par disparaître dans une scène finale fulgurante, où le narrateur, assis devant le cercueil ouvert

de son père, hallucine James Joyce et sa fille Lucia, marchant ensemble à travers les pierres tombales.

C'est sur cette toile de fond que se développe l'essai-hilare de VLB. Bien qu'une certaine logique chronologique soit mise à l'œuvre dans la structure de l'ouvrage (notamment dans les premiers chapitres, où il est question de l'histoire de l'Irlande, de ses mythes, de ses sagas et des débuts tâtonnants de Joyce dans le monde des lettres), le style endiablé de l'auteur nous déplace constamment vers des zones de vertige, nous fait progresser vers un chaos de plus en plus affirmé, de plus en plus assumé, et qui culmine dans les quatre derniers chapitres de l'œuvre, où l'on assiste *de visu* à la genèse de *Finnegans Wake*, livre qui, selon l'essayiste, a envoyé coucher la langue anglaise tout en entreprenant de raconter l'histoire de l'humanité à travers un quintet de personnages multiformes. Entre ce commencement plutôt calme et cette finale cathartique, le lecteur aura pu assister à la pénible expérience que fût pour Joyce l'écriture d'*Ulysses*, s'instruire sur les révoltes de Pâques 1916 à Dublin et sur la naissance du *Sinn Féin*, tout en observant VLB lier la situation sociale irlandaise à celle du Québec, comparer Patrick O'Connell à Louis-Joseph Papineau et décrier l'influence néfaste et autoritaire que le clergé n'a cessé d'imposer aux peuples des deux nations. C'est à travers les fragments éparés où il compare le Québec à l'Irlande que l'on voit poindre la véritable passion qui anime VLB tout au long de cette œuvre monumentale : bien plus qu'un simple ouvrage d'apologie, *James Joyce, le Québec, l'Irlande, les mots* relève un authentique désir de la part de son auteur de réintégrer le Québec dans l'histoire en le situant par rapport à cette autre nation déchirée qu'est l'Irlande.

Livre passionné, livre passionnant, ambitieux, brillamment écrit et bien documenté, *James Joyce, le Québec, l'Irlande, les mots* se laissera apprivoiser par tous les curieux de littérature et d'histoire, en plus de (re)susciter de nombreuses réflexions sur l'identité, les mythes et les tabous québécois. À lire absolument.

SIMON LACHANCE-PAQUET



ROCH CÔTÉ
Anton Tchekhov.
Une vie illustrée
Fides, Montréal
2005, 176 pages



Le journaliste Roch Côté a entrepris de marcher sur les traces d'Anton Pavlovitch Tchekhov. Il a visité les lieux habités par l'auteur de *La mouette* : Taganrog, Mélikhovo, Moscou, Yalta...

Il s'est familiarisé avec la langue russe, a pris de nombreuses photographies, collectionné les anciennes cartes postales. En somme, il n'a rien ménagé pour se rapprocher de l'écrivain admiré, aimé. Il en a résulté un livre magnifique, le plus bel hommage que l'on puisse rendre à l'auteur. Côté retrace les étapes de la vie de Tchekhov en établissant constamment des liens avec son œuvre. C'est dire à quel point celle-ci lui est familière, combien aussi il est difficile de dissocier les écrits et l'homme qui a abondamment puisé dans ses expériences personnelles.

Côté nous offre un portrait d'une grande justesse, qui respecte la complexité d'un écrivain qui avait la réputation d'être distant, déroutant à certains égards, mais surtout avide de liberté. Il en ressort le destin d'un être que la vie n'a pas épargné : enfance régentée par un père aussi dévot que brutal, un frère trop tôt disparu, une médecine qui ne faisait pas vivre son homme, des échecs littéraires, une censure tatillonne, la tuberculose...

On a peine à croire que cet homme a disparu à quarante-quatre ans, compte tenu de tout ce qu'il a accompli : ses responsabilités de médecin, son engagement social, des centaines de nouvelles, des milliers de lettres... Il est dommage que l'on ne retienne habituellement de lui que deux ou trois pièces, par ailleurs incomparables, alors que son œuvre de nouvelliste est considérable : c'est que, comme nous le rappelle Côté, Tchekhov n'était pas « l'homme des grands récits » (p. 57). Et l'on sait la vive impression qu'une nouvelle comme « La steppe » produisit sur Gabrielle Roy.

Il faut souligner la qualité du travail éditorial qui fait de ce livre un pur ravissement. Tout y est soigné : les photographies, le jeu des couleurs, le papier, la mise en pages. On avait déjà vu ailleurs plusieurs photos, mais jamais aussi nettes. Les cartes postales et les clichés de Côté élargissent singulièrement notre accès à l'univers tchékhovien. Les vues de Taganrog, la ville natale de Tchekhov, sont très révélatrices. Mais il ne faudrait pas se limiter à l'iconographie et négliger un texte qui est toujours instructif, lumineux, jamais alourdi d'érudition.

Certains passages revêtent un intérêt particulier. Ainsi un parallèle est établi entre Tchekhov et d'autres « génies du laconisme » comme Maupassant, Hemingway, Simenon (p. 43). On retiendra aussi de judicieuses observations sur la nature qui, pour Tchekhov, « [faisait] partie des mystères joyeux » (p. 57) ou sur le rôle de la médecine – et de sa propre maladie – dans l'élaboration de l'œuvre littéraire.

Il eût été facile, dans pareille entreprise, de céder à l'hagiographie, mais c'est le pur plaisir de partager une passion qui l'a emporté. Voilà donc un beau livre, un « grand reportage » que les admirateurs de Tchekhov et les esprits curieux ne se laisseront pas de découvrir. Il ne faudrait pas se priver de ce plaisir.

ANDRÉ BERTHIAUME

DANIELLE LAURIN
Duras, l'impossible
Editions Varia, Montréal, 2006, 96 pages

DANIELLE LAURIN [dir.]
Lettres à Marguerite Duras
Editions Varia, Montréal, 2006, 176 pages

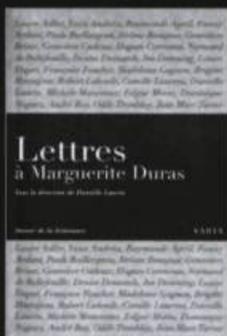
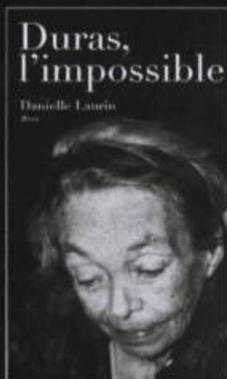
« Je vous ai épuisée, Duras, bue jusqu'à la lie. Il fallait que je vous dise tout ce que je vous dois. La vie, pour commencer », déclare Danielle Laurin. C'est un véritable hommage que rendent *Duras, L'impossible* et *Les Lettres à Marguerite Duras*, écrites par une vingtaine d'artistes à l'auteure de *Hiroshima mon amour*, du *Ravissement de Lol V Stein* et de plusieurs autres œuvres, qui ont participé à l'élaboration du « mythe Duras ». Au moyen de ses coups de fil et de ses entretiens avec Jean Mascolo, Dionys Mascolo, Yann Andréa, François Mitterand et quelques autres, Danielle Laurin cherche à reconstituer le casse-tête Duras.

Duras, l'impossible ou le récit d'une fascination : fascination pour cette écriture de la passion et du désir, pour ce style « distant, bouleversant », pour ces personnages absolus : « J'ai aimé que vos héroïnes soient dans la transgression absolue des interdits, qu'elles se lancent à corps perdu dans l'amour, la jouissance, la passion, contre toute morale, toute loi sociale. Je vous aimais, j'aimais vos livres absolument ». Mais, plus que tout, « [il] s'agit de moi. De la coïncidence exacte avec moi, mon désœuvrement, mon vide, ma peine ».

Les Lettres à Marguerite Duras témoignent de « cette attache immatérielle et solide qui réunit parfois mystérieusement l'auteur et son lecteur » (Robert Lalonde) : « Je me lisais, vous lisant ». Hommage, reconnaissance à Duras et son œuvre.

Duras, l'impossible et *Les Lettres à Marguerite Duras* nous replongent dans l'univers propre à cette auteure, avec cette phrase obsédante qui revient comme un leitmotiv : « Tu me tues, tu me fais du bien ». L'envoûtement, pour ainsi dire, de Danielle Laurin, est palpable jusque dans son écriture quasi durassienne : « Je ne sais pas qui je suis. Je veux mourir. Je ne meurs pas », et montre à quel point l'œuvre de Duras a marqué et continue à marquer les auteurs et les lecteurs ; à quel point, l'air de rien, elle a touché la profondeur de l'être.

CANDY HOFFMANN



GODELIEVE DE KONINCK [dir.]
Lire et écrire au secondaire
 Chenelière Éducation, Montréal
 2005, 181 pages

Enseigner la lecture et l'écriture au secondaire dans la perspective de la réforme suscite des questionnements, sinon des inquiétudes chez certains enseignants. Godelieve De Koninck et ses collaborateurs proposent un ouvrage de références qui permet de tisser des liens entre les théories du texte et les pratiques didactiques, tout en favorisant chez les élèves le plaisir d'apprendre et de développer des compétences. Le premier chapitre s'attarde d'abord à démystifier l'approche par compétences, les domaines généraux de formation, la différenciation et l'évaluation. Les nouvelles contraintes de la réforme se transforment en occasions d'innover. Ensuite, on explore les nouvelles possibilités quant aux types de textes, aux questionnements en lecture, au portfolio en écriture, etc. Enfin, des précisions supplémentaires nous sont fournies à propos, entre autres, des types et des genres de textes, de la démarche d'apprentissage et de l'enseignement de la lecture et de l'écriture. Les cinq chapitres suivants abordent chacun un type de textes : narratif, descriptif, poétique, explicatif et argumentatif. Des éléments théoriques permettent aux lecteurs de bien comprendre chaque type de textes afin de se donner de bonnes bases qui les aideront ensuite à s'adapter aux discours des manuels et à préparer leur enseignement. Puis, à ces bases théoriques viennent s'ajouter des activités en lecture et en écriture. Au total, quatorze situations d'apprentissage qui inspireront sûrement les enseignants. Voilà un ouvrage qui arrive à point nommé !

MICHEL TURCOTTE

OBSERVATOIRE NATIONAL
 DE LA LECTURE
Livres et apprentissages à l'école
 Savoir Livre, Paris, 2006, 141 pages

Publié par l'Observatoire national de la lecture, cet ouvrage s'inscrit parfaitement dans les orientations ministérielles, françaises et québécoises, qui placent les œuvres littéraires au centre des apprentissages et de l'enseignement. Il ne s'agit pas d'un livre dans lequel les auteurs tentent de convaincre les enseignants d'utiliser les livres plutôt que les manuels scolaires à l'école. Au contraire, des outils sont propo-

sés aux enseignants qui désirent explorer cette piste didactique en classe, ainsi que des capsules théoriques susceptibles d'alimenter la réflexion autour des enjeux liés à l'enseignement et à l'apprentissage de la lecture au primaire.

Deux concepts-clés ont guidé les auteurs dans l'écriture de cet ouvrage : construction et progression. Considérant que « tout apprentissage repose sur la construction » (p. 27) et que « toute progression s'inscrit dans la durée, adapte ses exigences aux capacités des enfants » (*ibid.*) et tient compte de la motivation de l'élève à apprendre, les auteurs présentent plusieurs apports, du point de vue de l'apprenant et de celui de l'enseignant, pouvant découler de l'utilisation du livre en classe. En ce sens, les auteurs mentionnent que l'essentiel d'une activité faite autour du livre ne tient pas tant à la qualité des images et au texte, mais davantage dans l'invitation faite à l'enfant à s'engager dans une activité de lecture voire de réflexion.

Ce livre se divise en deux parties : les orientations et les trois cycles du primaire. La première partie, de nature théorique et réflexive, présente l'objet livre dans sa globalité en passant des images, au genre littéraire, aux types d'activités à vivre autour du livre (rôle de l'enseignant, regroupement, temps, espace), etc. La lecture de cette première partie permet à l'enseignant d'alimenter sa réflexion quant au rôle que peut jouer le livre dans l'apprentissage de la lecture. La deuxième partie suscite également la réflexion des enseignants mais, cette fois-ci, centrée sur les particularités de chacun des cycles du primaire. Dans cette deuxième partie, les auteurs présentent les apprentissages réalisés autour du livre selon l'âge des enfants, les modes de lecture pouvant être privilégiés et suggèrent quelques situations de lecture. De plus, plusieurs livres de littérature jeunesse sont suggérés, en fonction du genre littéraire et de l'âge des lecteurs. Il est intéressant de souligner que, même si une majorité des livres proposés relèvent d'auteurs européens, les propositions didactiques peuvent facilement être transférées au contexte québécois.

En bref, ce livre permet, une fois de plus, de constater que l'apprentissage de la lecture constitue un véritable défi pour l'enfant d'âge primaire. Cet ouvrage peut donc être vu comme un outil de référence destiné à soutenir les enseignants dans leur « métier de professeur de lecture ».

NATHALIE PRÉVOST

NOUVELLE

JEAN-PAUL BEAUMIER
Trompeuses, comme toujours
 L'instant même, Québec
 2006, 117 pages

Le quatrième recueil de nouvelles de Jean-Paul Beaumier confirme, si besoin était, la voix originale de l'auteur dans ce genre qu'il affectionne. La nature elliptique du titre, *Trompeuses, comme toujours*, donne la mesure de dix-sept nouvelles du recueil : les univers qui s'y succèdent sont des moments parfois sans début ou sans fin, des instantanés qui évoquent cependant des univers plus complexes qu'il n'y semble. La nostalgie, le drame passionnel, la mort d'un proche, la difficile communication avec l'autre (relations de couple ou relations filiales), les petits mensonges, tout ce qui nous ramène à notre humanité première passe par la simplicité des couleurs primaires, qui s'étirent presque voluptueusement pour donner les nuances nécessaires à l'émotion. Cartes postales (« Votre fils qui... »), sondage (« Sortie culturelle »), courriels (« Case appropriée »), revue de mode (« Moche ») sont autant de prétextes à saisir le moment où, pour plusieurs des personnages, l'univers bascule. D'autres fois, ce sont des images furtives, comme des bribes de conversation que l'on saisirait au passage, et qui nous laissent des impressions fortes et troublantes (allant parfois jusqu'au non-lieu, comme dans « Et ce serait bon de t'entendre rire »).

Les nouvelles de Beaumier se situent dans l'instant présent, mais s'alimentent au passé qui en constitue l'origine. Il y a cet écrivain qui, à l'occasion d'une entrevue radiophonique (« L'art de Simonide »), n'arrive plus à dire le nom de l'auteur qui l'a tant marqué, dans une nouvelle exemplaire de la manière de Beaumier, qui sait saisir l'angoisse là où elle se trouve. En peu de mots, en deux pages comme en dix, le climat est créé, les personnages, déjà construits dans un monde d'apparences qui sont, évidemment, « trompeuses, comme toujours ». Pourtant, ce ne sont pas les apparences qui survivent à la lecture, mais bien la vie qui coule entre les lignes.

GILLES PERRON



MICHEL ROZENBERG

Altérations

éditions Nuit d'avril, Oulon (France)

2006, 158 pages

Selon le magazine *SFMag*, l'auteur belge Michel Rozenberg doit être considéré comme l'un des sept piliers du fantastique européen d'aujourd'hui. Dans sa préface au recueil de nouvelles intitulé *Altérations*, Jean-Baptiste Baronian, figure connue de la critique du fantastique, affirme que Rozenberg est « un auteur qui captive » (p. 9). Chose certaine, le fantastique est apprécié par ses pairs, comme l'indique le fait que le recueil *Altérations*, paru d'abord en 2003 aux éditions du CoLibris, ait mérité le prix du fantastique Robert-Duterte, en 2003.

Altérations regroupe dix nouvelles de 15 à 20 pages qui nagent dans les eaux d'un fantastique dans lequel le personnage qui est témoin de phénomènes insolites ne peut jamais sortir gagnant. Qu'il s'agisse d'un homme embauché par un mystérieux employeur qui exige de lui qu'il dessine des scènes parfois violentes qui ont le malheur de se produire une fois mises en forme, ou d'un voyageur dont la chambre d'hôtel qui l'abrite rétrécit jusqu'à l'étouffer, ou encore de cet employé d'entrepôt qui constate que ses collègues de travail disparaissent les uns après les autres, les récits de Rozenberg captivent, il est vrai.

L'écriture de ces textes est simple mais efficace. Il faut toutefois reprocher à l'auteur l'inégalité de la qualité des récits qui cohabitent dans ce recueil. Si certains, comme « Le cadre » et « Flashes », sont bien pensés, d'autres comme « La rencontre » récupèrent de vieux clichés du fantastique – la « rencontre » avec une jolie femme qui en fait est décédée et qui coûte la vie à celui qui l'a croisée sur son chemin. Le défi du fantastique, au début du XXI^e siècle, n'est-il pas justement de tenter, à défaut de renouveler le champ thématique, du moins de proposer une originalité du point de vue de la narration, du traitement du thème ? Soit, l'éditeur (Nuit d'avril) se spécialise dans la diffusion de récits fantastiques inspirés de la tradition gothique (qui, on le sait, renaît à notre époque). Voilà qui n'empêche pas pour autant d'innover.

Il faut toutefois saluer le travail de l'éditeur, qui se consacre entièrement à la littérature fantastique et, surtout, qui publie de très jeunes auteurs, pour la plupart.

STEVE LAFLAMME

SYLVAIN TRUDEL

La Mer de la Tranquillité

Les Allusifs, Montréal

2006, 185 pages

La Mer de la Tranquillité est le deuxième recueil de nouvelles que nous offre Sylvain Trudel, à qui l'on doit les romans *Le souffle de l'harmattan* (1986), *Terre du roi Christian* (1989) et *Du mercure sous la langue* (2001), qui ont tous été chaudement salués par la critique et primés par l'Institution littéraire. Trudel sait naviguer sur plusieurs mers, pas toujours tranquilles, où il n'hésite pas à interroger les agissements de ses frères humains ou le sens même de la vie. Son écriture, étonnamment poétique et pleine de trouvailles enthousiasmantes, nous entraîne chaque fois dans des univers aux frontières quasi illimitées, où le langage se voit sans cesse renouvelé et où, étrangement, on a la vive impression d'être placés devant un miroir, tant la voix de ses narrateurs résonne naturellement en nous.

Le recueil contient neuf nouvelles qui font ressortir avec force le mal-être de personnages qui cherchent un sens à leur vie, une bouée à laquelle ils pourraient s'accrocher, que cette bouée soit la religion, l'amour ou le déni, tout simplement. Mais tous se frappent à un écueil : la religion n'assouvit pas la soif immense qui les habite et n'offre aucune réponse satisfaisante à leur questionnement existentiel. La religion, critiquable, critiquée, est la clef de voûte de ce recueil qui, d'une certaine façon, crie la mort de Dieu. Ceux qui ont fréquenté son œuvre reconnaîtront ici un motif récurrent chez Trudel, à savoir celui du lourd héritage d'un catholicisme à la québécoise.

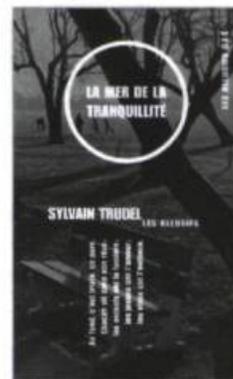
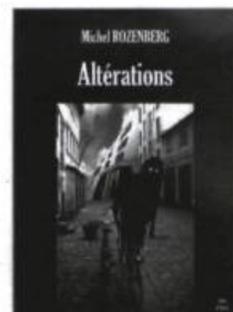
Les thèmes que recourent les nouvelles sont donc la foi, la dérive, le mal-être, l'abandon... et le désir de croire qu'*autre chose* existe. Les personnages de Trudel se posent en observateurs du monde et tentent de soupeser les raisons qui font que la vie vaut la peine d'être vécue. Mais le lecteur vogue tout au long sur des eaux troubles, car il apparaît vite que la vie est une sale affaire dont personne ne sort vivant. Et le désir de vivre, de pousser sa carcasse en avant, se révèle bien arbitraire. Même les personnages idéalistes voient leurs illusions fondre comme neige au soleil de la réalité. Mais qu'on se détrompe : loin d'être déprimant, ce recueil est au contraire terriblement secouant.

« La Mer de la Tranquillité », la nouvelle éponyme, est de loin la plus noire

du recueil, c'est une nouvelle triste, belle et touchante. Elle confronte les idées d'un vieillard et d'un jeune vagabond, apparemment revenu de tout, qui a pris le parti de mettre des œillères pour arriver à vivre avec insouciance et qui « rôde comme la gale à travers la foule assourdie ». Le vieillard, quant à lui, croit que vieillir, c'est « devenir seul ; devenir une maladie ; et sentir mauvais ». Sur un banc de parc, le vieillard lègue au jeune des phrases terribles, sorte d'adages énigmatiques : « on n'est pas venu au monde pour vivre en paix, mais on est venu pour tout perdre » et « dans notre vallée de larmes, nos espoirs sont comme les canards sur la mer de la Tranquillité ». Et quand il s'en va par les allées de cailloutis, « ses odeurs pharmaceutiques le suivant comme une queue de comète », le jeune, en admirant l'ovale de la lune, comprend qu'il n'y a aucun canard sur la mer de la Tranquillité.

Deux autres nouvelles, « Du camphre en talisman » et « La mort heureuse », traitent du suicide et de l'attrait irrésistible du vide, perçu par les personnages comme une délivrance, un moyen sûr de quitter ce « monde irrespirable », cette humanité résolument mauvaise. Dans la première, le suicide d'un jeune sensibilise les passants qui du coup se mettent à examiner leur vie, à partager leur souffrance, à quitter un instant leur solitude. Dans la seconde, le narrateur apparemment équilibré et serein dégingole soudain de l'autre côté des choses. Voilà qui synthétise la philosophie du recueil : quelle que soit la glaucité de notre monde, la volonté de vivre est une variable soumise aux caprices du hasard.

Comme dans presque tous les textes de Trudel, l'enfance est présentée comme un rempart contre les dérives du monde. Dans « Épiphanies », un jeune garçon cherche en lui-même et dans la religion un refuge où il peut échapper à l'alcoolisme de son père et à la tristesse immense de sa mère ; dans « Deux visages », l'enfance s'avère le refuge tout indiqué face à la solitude du monde adulte ; dans « L'oiseau-tonnerre », le narrateur revisite ses souvenirs d'enfance et tous ces moments où « la vie [lui] décillait les yeux peu à peu ». Le recueil fait également entendre la voix des errants, notamment dans la nouvelle intitulée « Le quadrille à Maman Mais », où Jano, un jeune fugueur, tente de jouer les messies et de sauver le monde... mais ses miracles avortent inmanquablement. Enfin, dans « Tulipes et coquelicots » et



« Vaisseau négrier », ce sont les existences fades qui sont questionnées, les petits et grands vides des gens apparemment sans histoire, qui finissent malgré tout par se demander : « Se contenter de ne pas être mort, est-ce vivre ? ».

Et partout, partout dans le recueil, il y a la langue, qui est presque un idiolecte en soi, tant elle est novatrice, personnelle, recherchée. Les mots sont minutieusement choisis, les phrases sont émaillées de poésie... On ne peut qu'être secoué par tant d'érudition et tant de sensibilité à la fois. Trudel est un poète-philosophe qui décrit brillamment, avec les voix multiples de l'enfant et de l'adulte, les rêves écroulés, les souffrances résignées. On s'en réjouit et on en redemande.

CHANTALE GINGRAS

POÉSIE

MICHELINE BOUCHER

Les mots sont des oies sauvages

Écrits des Forges, Trois-Rivières

2006, 101 pages

La poésie de Micheline Boucher s'inscrit dans une démarche où le langage est à la fois une manifestation et un moyen d'accéder à l'être et à sa subjectivité. Cette quête d'un « rapaillement » de soi est très présente dans ses premières œuvres, *De feu et de froid* (1996), *Nos corps provisoires* (1998), *La brisure des choses* (1999) et elle culmine dans *Nous deviendrons corail* (2002). Ce dernier recueil nous amène au plus près, « en nous-mêmes ° À nos chairs calcinées » (p. 23) et nous donne un accès direct à « l'amande de l'être » (p.58), à cette brisure « Jamais vengeance jamais guérie » (p. 25). Malheureusement, ce chemin vers l'homme dans sa nudité presque primitive se révèle parsemé d'obstacles.

Les mots sont des oies sauvages, dernier ouvrage de Boucher paru aux Écrits des Forges, parle d'un élan qui se dérobe, comme si le langage, autrefois familier, devenait l'allié d'une « histoire filante ° Qui ne viendra jamais tout à fait » (p. 9). L'auteur fait état d'une « dislocation de soi » (p. 15) et c'est bien une sensation de rupture que l'on ressent en parcourant ces pages, sentiment accentué par la division du recueil en plusieurs parties, inégales en longueur et en thèmes, mais où perce néanmoins l'idée d'une chute, anonyme et silencieuse (en ce sens, l'épigraphe tiré du *Petit Prince* de Saint-Exupéry apparaît

judicieusement choisi). La difficulté de maintenir une continuité est perceptible aussi dans le rythme hachuré de certains poèmes « Une limace hiberne ° Inconsciente rumeur de l'insecte ° Sacrifice du langage humain » (p. 21) ou dans d'autres passages davantage descriptifs : « La porte se ferme sur nos sanglots ° Nos mains se pressent dans le noir ° Une mouche à feu s'envole avec la lumière » (p. 30).

Les mots sont des oies sauvages laisse le lecteur « dans la solitude de ce qui n'est pas encore né » (p. 34), dans l'attente d'une rencontre devenue presque impossible : « Ce temps nu du sacrilège accompli à genoux ° Sur les roches de feu et de chair ° Ne reviendra plus » (p. 49). Ce recueil ménage un parcours de lecture plus escarpé que les précédents, qui prend véritablement son envol à partir du milieu lorsque le souffle poétique traverse la froidure et l'hiver, figures récurrentes dans la poésie de Micheline Boucher, et parvient à rallumer les mots, « Petites bougies vivantes au fond des grottes » (p. 100). Une lecture plus déconcertante (la présence étonnante de « Mes amours de pommes vertes » au milieu de tout ce froid fait sursauter), mais annonciatrice d'un nouveau mouvement poétique à surveiller dans les prochains recueils.

GENÉVIÈVE TOUSSAINT

LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR

Œuvre poétique

Seuil, Paris, 2006, 438 pages

(coll. « Points »)

La publication de ce nouveau recueil des poèmes de Senghor par les éditions du Seuil en 2006 – déclarée « Année Senghor » par l'Organisation internationale de la Francophonie – coïncide avec le centenaire de la naissance du poète sénégalais, décédé en décembre 2001 en France et inhumé à Dakar. L'année a vu se succéder les publications sur l'académicien, dans une grande diversité thématique et sur tous les supports. On peut mentionner que plusieurs ouvrages et études lui ont été consacrés.

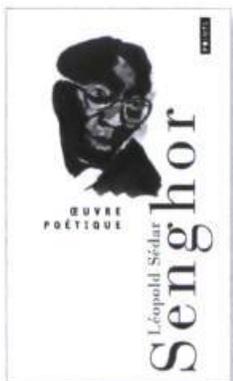
C'est précisément à ce point de vue que la réédition de ses poèmes en livre de poche au Seuil (quatre rééditions depuis la première édition de 1964 : 1973, 1979, 1984, 1990) prend toute son importance. L'ouvrage nous ramène (nous appelle ?) à l'essentiel, du moins à ce que Senghor lui-même considèrerait comme tel : son œuvre poétique. Comme pour redonner la parole

au poète, les poèmes – eux seuls – occupent l'espace. Nul discours d'escorte, nulle glose extérieure savante, juste une succincte présentation liminaire de l'homme. L'*Introduction*, en quelques lignes, est une brève mise au point du poète lui-même : « Ce recueil est constitué par les premiers poèmes que j'ai écrits, et que je voulais déchirer, les trouvant encore imparfaits. Je les avais mis de côté, puis donnés à ma femme Colette qui allait m'inspirer, plus tard, les *Lettres d'hivernage* [...] Après les *Élégies majeures*, on retrouvera donc ces *Poèmes perdus*, comme un souffle de jeunesse » (p. 7).

L'écrivain expose, bien entendu, les idées fortes de ses convictions philosophiques et humanistes dans des textes tels que « Comme les lamantins vont boire à la source », mis en postface à *Éthiopiennes* (p. 160), ou la série des *Dialogues sur la poésie francophone* (p. 361). Mais l'essentiel de l'ouvrage est composé de ses poèmes. Sur plus de 430 pages, Senghor laisse libre cours à sa faconde, à son lyrisme, à son génie. On y retrouve les sept principaux recueils poétiques qu'il a publiés entre 1945 et 1980, auxquels sont ajoutés les *Poèmes perdus*. L'ouvrage est agrémenté, à la fin, de *Traductions* de poèmes africains recueillis par Armand Guilbert et de *balades africaines*.

La présentation des sept recueils suit la chronologie de leurs dates de parution respectives : *Chants d'ombre* (1945), *Hos-ties noires* (1948), *Éthiopiennes* (1956), *Nocturnes* (1961), *Poèmes divers* (sans date), *Lettres d'hivernage* (1972), *Élégies majeures* (1979), *Poèmes perdus* (sans date). En terminant cette série par ses premiers poèmes, Senghor suggère la continuité d'une création poétique ininterrompue pendant 60 ans. Les sujets évoluent, certes, comme les manières de les « faire chanter » (expression récurrente dans son vocabulaire poétique), comme, du reste, l'homme lui-même. Mais il y a une unité entre ces différents recueils à la base de laquelle se croisent les convictions humanistes cosmopolites du penseur et le lyrisme artiste de l'amoureux de la langue française. En rajoutant les *Poèmes perdus* dans ce dernier recueil, Senghor choisit, enfin, de laisser à la postérité toute son œuvre poétique.

Le recueil qui clôt la série poétique est le premier composé par Senghor. Les *Poèmes perdus* sont ce que l'on pourrait appeler des écrits de jeunesse. Ce sont de courts poèmes – le *Train perdu* n'est



composé que de deux vers – qui témoignent de la fièvre créatrice du jeune poète. Ces *Poèmes perdus* bruissent aussi d'accents baudelairiens, et surtout rimbaldiens (l'une des premières lectures de Senghor) : vers libres, mètres courts, harmonies sonores, sujets mélancoliques, etc. Le poète se plaint du printemps (*Printemps de Touraine, Encore toi*) et des cauchemars nocturnes (*Nuit blanche, Les heures*). Il se morfond dans la solitude (*Nostalgie, Tristesse de mai*) et la déprime (*Blues, Spleen*). Mais il sait aussi chanter la femme rêvée (*À la négresse blonde, To a dark girl, Beauté peule*) ou s'extasier de joies passagères (*Oubli, Régénération*).

Au total, l'intérêt de cette *Œuvre poétique* est qu'elle offre au lecteur – le spécialiste comme le simple amateur – la somme poétique de Senghor. La relecture de cette dernière est rendue nécessaire par l'éclairage mutuel qu'entretiennent l'œuvre littéraire et les essais de l'écrivain. Elle l'est, aussi, pour l'urgente actualité du théoricien de la *Civilisation de l'Universel*, dans un monde qui, aujourd'hui, semble paradoxalement rattrapé par des replis identitaires meurtriers.

MBAYE DIOU

ROMAN

ALAIN BEAULLIEU
*La Cadillac blanche
de Bernard Pivot*

Québec Amérique, Montréal
2006, 221 pages
(Coll. « Mains libres »)

Une quarantaine d'écrivains français et québécois, pour la plupart, sont convoqués dans un chic restaurant asiatique parisien par nul autre que Bernard Pivot, sans que ni l'un ni l'autre, qu'ils soient vivants ou morts, ne connaissent la raison de cette réunion extraordinaire. Dans l'attente que tous les invités se présentent au rendez-vous, des discussions animées s'engagent sur la littérature et sur son statut, en particulier sur celui de la littérature québécoise, que les VLB, Ferron, Miron, Beauchemin, et cie, voudraient bien faire reconnaître par leurs collègues d'outre-Atlantique, dont Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, le jeune Albert Camus, Jean d'Ormesson, Bernard-Henri Lévy, François Weyergans, Michel Houellebecq, Christine Angot, Annie Ernaux et quelques autres, même la Belge Amélie Nothomb, qui ne manque pas d'impres-

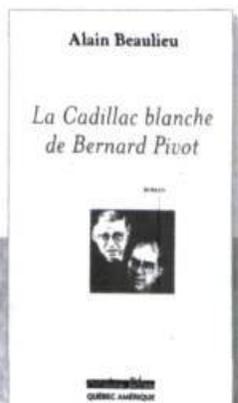
sionner le grand Ferron. Tous ces personnages sont bien campés, car le narrateur connaît bon nombre d'entre eux pour les avoir longuement fréquentés. Il est même capable de les décrire physiquement et de caractériser quelques-unes de leurs œuvres marquantes, comme il le fait avec Gabrielle Roy, Anne Hébert, Marie-Claire Blais, Jacques Poulin, VLB, etc. Il est aussi capable d'humour, un humour qui, parfois, fait grincer des dents, quand il présente, par exemple, Réjean Ducharme déguisé en barman, ou Patrice Desbiens, ivre-mort, qui s'est endormi et qui ronfle, au milieu de la place, et que l'on est obligé de déplacer, parce que trop dérangent, alors que François Barcelo, coiffé de son chapeau de camping fait la causette à Jack Kerouac, que Denis Vanier se donne en spectacle, que... Pendant ce temps d'attente, Bernard Pivot, l'hôte, nerveux, retirant puis remettant ses lunettes à moult reprises, s'approche finalement du micro et réclame le silence pour présenter l'objet de cette rencontre, Bookie Joe, une machine, véritable cadillac, dotée d'un écran capable d'écrire une œuvre en quelques minutes, pourvu qu'on lui donne les paramètres nécessaires : le genre littéraire, les personnages principaux que l'on veut y voir apparaître, les lieux où se déroulera l'intrigue, tout en spécifiant quelques champs d'intérêt, tels, par exemple, comme le fait Pivot pour sa démonstration, les mots philosophie, voitures et vins français. Et le roman est, finalement, un roman unique, personnel, dont Pivot lit quelques passages devant un parterre estomaqué. L'avenir de la littérature est donc vraiment menacé.

S'il faut déplorer ce que j'appellerai une fin quelque peu escamotée, il faut savoir gré au romancier Beaulieu de sonner l'alarme et de soulever quelques problèmes importants, tel celui de la survie même de la littérature, la vraie, universelle. Parce que le machine ne produit qu'un seul prototype, qui ne sera lu que par un lecteur, à moins, bien sûr, que des lecteurs décident d'échanger non pas leur livre mais Bookie Joe. Beaulieu soulève encore le problème de la place de la littérature québécoise dans la littérature francophone, une place qu'il considère souvent bien minime, surtout que plusieurs écrivains québécois méritent une reconnaissance qui dépasse les frontières du Québec. Il est dommage, en parlant d'Émile Ollivier qu'il « ait été publié à Montréal, condamné au "petit contexte"

de la nation québécoise » (p. 93), clame haut et fort Milan Kundera, en répondant aux objections de Simone de Beauvoir, car, selon l'écrivain pragois, émigré en France, « [l]es Français n'ont pas idée de ce qu'ils ratent en n'ouvrant pas les portes du "grand contexte" aux fleurons des autres littératures francophones auxquelles ils s'intéressent habituellement pour la part de folklore qu'elles évoquent, mais qu'ils refusent comme éclats de la post-modernité culturelle » (*ibid.*). Il prend encore la défense des littératures minoritaires, ou périphériques, par rapport aux littératures des métropoles culturelles : « Les gros mots fusent de partout : usurpation, colonialisme, exploitation, protectionnisme, normalisation, paternalisme... » (p. 109). Il s'inquiète encore du peu de place que la littérature tout court occupe dans les sociétés modernes, surtout qu'on constate le monopole qu'exercent certains grands cartels, tant du côté de l'édition que du côté des médias, sans parler des fausses librairies des grandes surfaces, qui trient les titres uniquement en vue de la rentabilité financière pour l'entreprise.

Le roman de Beaulieu est provocateur, certes, mais il se veut aussi un cri du cœur pour défendre la littérature et ses artisans, les écrivains, surtout dans le contexte de la mondialisation des marchés et de l'œuvre unique. C'est une œuvre émouvante, même si le romancier tâte souvent de l'humour, une œuvre qui suscite la réflexion. J'oubliais : comment expliquer à ce huis-clos l'absence de Jacques Godbout, qui aurait pu apporter une importante contribution au discours du romancier ?

AURÉLIEN BOVIN



MARIE BILLETDOUX

Un peu de désir sinon je meurs

Albin Michel, Paris

2006, 272 pages

Marie Billetdoux ? Le patronyme vous est familier. Vous vous souvenez de ces titres imposants : *Prends garde à la douceur des choses*, *Mes nuits sont plus belles que vos jours*... Soudain, le prénom de l'auteure vous revient : Raphaëlle. Vous songez alors à une filiation quelconque, après tout, son père était dramaturge. Un autre membre du clan se consacre peut-être à l'écriture... Eh bien non ! C'est plutôt Raphaëlle Billetdoux elle-même qui, après ce qui ressemble fort à une traversée du désert, réapparaît, sous une nouvelle identité, sur la scène littéraire.

Billetdoux a retrouvé le goût de l'écriture. Une passion qui s'était éteinte à la mort de son grand amour, son Roux : Paul Guilbert, décédé en 2002. *Un peu de désir sinon je meurs* se veut un adieu difficile à cet homme indéfinissable ; le seul qu'elle ait aimé. Raphaëlle avait vingt ans quand elle fit sa connaissance ; il en avait trente-huit... Pendant plus de trente ans, ils vécurent une relation démesurée, singulière et délirante. Or la personnalité fantasque et caustique de Guilbert rejetait toute forme d'attachement. La plus frileuse des féministes sursautera sans doute à quelques reprises en lisant le témoignage de Billetdoux. « Ai-je été assez retirée, assez effacée, assez furtive pour votre goût ? Me suis-je faite assez petite, assez légère pour le respect de votre trajectoire ?... » (p. 73). Billetdoux, qui établit un rapprochement entre son histoire et celle de Juliette Drouet et Victor Hugo, écrit : « [...] je pense que Paul était "le plus sublime vivant que la Terre ait porté". Hugo, Paul, les hommes auxquels on a voué pareil amour, au vrai, n'y ont été que pour très peu. On n'est pas responsable de l'amour qu'on inspire » (p. 77). Une réflexion qui, avouons-le, élude rapidement un long débat sur les relations amoureuses...

Il faut pourtant se rappeler que Billetdoux est une écrivaine accomplie (prix Interallié 1976, prix Renaudot 1985). Ce livre, surchargé d'ajouts (notes manuscrites, dessins d'enfants, pièces jointes et même le squelette scanné de Guilbert), est écrit sans pudeur. Il faut éviter d'en faire une lecture étroite. En signant un puissant récit cathartique, l'auteure se réconcilie avec son métier et avec elle-même. Sa démarche d'écorchée vive

nous fait part de la naissance provoquée d'une nouvelle femme, celle qui déclare : « Je quitte la Raphaëlle qui n'était rien sans son Roux... » (p. 177). Que nous réserve Marie, maintenant ?

GINETTE BERNATCHEZ

ELENA BOTCHORICHVILI

Faïna

Traduit du russe par CAROLE NOËL

Boréal, Montréal

2006, 108 pages

Dans *Faïna*, troisième roman de l'auteure géorgienne, l'accent est mis sur la vie quotidienne des femmes aux prises avec des régimes qui ont plongé la Géorgie dans la misère, de Staline (de son vrai nom Jossif Dschougachvili, un Géorgien) à Gorbatchev en passant par Brejnev. Trois générations de femmes, la grand-mère Noutska, sa fille Oliko et sa petite-fille Faïna, appelée aussi Fafotchka ou Fidji, la plus belle de la lignée. Une particularité les lie : leurs seins se développent, outrageusement abondants, l'été de leur seizième année. Avec eux, apparaissent les prétendants. Alors que Noutska et Oliko se marient, Faïna rencontre des obstacles qui empêchent l'atteinte du but visé avec ardeur. Faïna ne se marie pas à seize ans, mais... Ne révélons pas la fin de l'histoire.

J'avais toujours cru que mes amis géorgiens, établis à Berlin, exagéraient quand ils me racontaient la vie à la capitale, Tbilissi. Ces histoires étaient par trop invraisemblables et kafkaesques (marché noir, corruption, emplois fictifs, bureaucratie, différends entre Russes et Géorgiens, etc.). Je me disais qu'ils avaient trop lu de romans de l'Amérique latine. Et voilà que je retrouve les mêmes choses dans ce mini-roman. Comme mes amis, les personnages ne soupirent ni pleurnichent, ils haussent les épaules comme pour dire : « Mieux vaut en rire, sinon, on devient fou. Ou on s'exile ».

C'est ce qu'a fait l'auteure, qui vit à Montréal. Mais s'agit-il d'un exemple de la littérature migrante, celle où le regard de l'écrivain se porte avec nostalgie sur la patrie perdue ? L'amour pour la Géorgie transpire dans chaque ligne, en même temps que le soulagement d'avoir échappé à ce pays continuellement sur la brèche. La vie de ces femmes pourrait se retrouver sur le grand écran (la Géorgie est célèbre pour ses cinéastes) et être montrée n'importe où au monde, y compris au pays d'origine de Botchorichvili où le

film connaîtrait du succès, j'en suis certain. Non, classez le livre simplement à côté d'auteurs dont le nom commence par la lettre B. Il est aussi important que ceux de Nina Berberova. Le laconisme de la Géorgienne ne cède en rien à celui de sa grande collègue russe qui avait trouvé sa gloire en France. Sauf que, en lisant *Faïna*, vous serez pris d'un rire irrésistible, vous relirez des passages parce que vous croyiez avoir mal lu. Ensuite, donnez-le aux amis. Mais n'en révélez pas la fin. Puis reprenez le livre, relisez-le. Et gardez-le pour vous, c'est un bonbon. Il y a peu d'écrivains capables de comprimer ce qui devrait être une brique de mille pages dans un espace si restreint.

HANS-JÜRGEN GREIF

ANDRÉE CLOUTIER

L'oiseau de fer

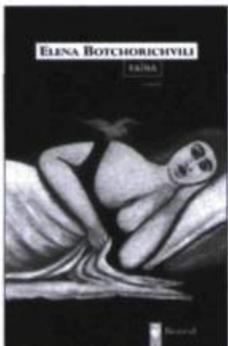
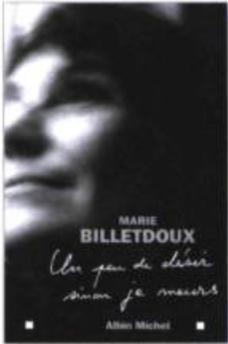
Les éditions JCL, Chicoutimi

2006, 173 pages

Premier roman d'Andrée Cloutier, une enseignante en littérature, *L'oiseau de fer* aborde le thème de l'inceste. Anne, le personnage central de ce récit, est abusée par un père violent et manipulateur. Sa mère, asservie par cet homme brutal, ferme les yeux, garde le silence. Le secours inefficace des adultes qui gravitent autour de l'enfant (professeur, prêtre, médecin...) la condamne au secret et à la solitude. Un jour, Anne parviendra sans doute à déployer ses ailes, mais elle ne pourra jamais s'envoler librement, retenue dans son élan par des souvenirs douloureux. « Certaines souffrances s'enroulent autour des corps, prennent place, s'incrument sournoisement, se fauflent en profondeur dans les veines. S'installent à demeure. Cette torture, Anne la ressentira toute sa vie » (p. 108).

L'écriture poétique de Cloutier résiste aux scènes abjectes et aux descriptions frappantes. L'auteure suggère, plus qu'elle ne souligne à gros traits, l'impuissance et la souffrance de son personnage. Les phrases nominales, la brièveté des chapitres, les dialogues occasionnels et percutants accentuent l'intensité dramatique du roman.

L'auteure reconstitue avec pudeur et délicatesse une enfance flétrie au sein d'un foyer dénaturé. Le sujet est évidemment actuel. Encore une fois, il nous est demandé d'imaginer l'insoutenable. Or cette histoire, déjà entendue, est toujours différente pour chacune des victimes



innocentes de cette faute ignoble. La réécrire avec compassion et sensibilité ne peut être une fois de trop.

GINETTE BERNATCHEZ

MAURICE G. DANTEC

Grande jonction

Albin Michel, Paris

2006, 775 pages

Après *La sirène rouge* (1993, version filmique en 2002) et *Les racines du mal* (1995), *Babylon Babies* (1999 ; écrit au Québec), et les deux tomes du *Théâtre des opérations*, ouvrages polémiques et philosophiques. Dantec publie en 2003 *Villa vortex*, mal reçu tant par la critique que par le public et, en 2005, *Cosmos incorporated*. Avec *Grande jonction*, l'auteur continue sa réflexion empreinte d'un profond pessimisme quant à l'avenir de l'humanité.

Dans un Territoire entre le Québec et l'État de New York, en 2063, une nouvelle épidémie frappe la population : après l'effondrement de la Métastructure (un réseau hyper-informatique), six ans plus tôt – les mutations de l'organisme reviennent trois fois, composant ainsi le nom 666 de la « Bête », le principe du Mal – les gens s'écroulent en émettant à une vitesse folle des séries de chiffres binaires. L'adolescent au prénom d'archange, Gabriel Link de Nova, qui avait été adopté par une androïde et un savant, possède le pouvoir de « guérir » les appareils électroniques tombés en panne. Il tente d'arrêter la nouvelle maladie, par la musique rock d'abord (les titres des 50 chapitres du livre sont des citations de chansons rock), ensuite en construisant une Arche qui emmènera les survivants du Territoire dans l'espace. Désormais, la Terre est livrée aux forces du Mal. Le récit de cette ultime guerre du monde nous parvient par un des rares chrétiens qui prend la relève du dernier survivant du Territoire : Rome est tombée, ainsi que le Vatican, le pape a été crucifié par des hordes islamistes. Des bandes sans foi ni loi dévastent les contrées ; l'anti-Métastructure, synonyme de l'anti-Christ, a oblitéré les livres et avec eux tout souvenir, elle a rendu l'humain immortel en le recyclant.

Ce qui semble du pur délire dans cette vision apocalyptique de l'avenir du monde est déjà réalité : nous n'avons qu'à suivre ce qui se passe de São Paulo à Kabul, de Londres à Bagdad, du Soudan au Rwanda. Partout les mêmes folies meurtrières, les luttes de pouvoir, la cruauté, la déshu-

manisation, les combats brutaux pour la survie. Dantec n'invente rien. Cela se passe en 2063 ? Non, c'est ce qui se joue ici, et maintenant. Et le genre triomphe. En témoignent, du côté américain, le roman *The Road* de Cormac McCarthy, et quantité de séries télévisées (*Heroes*, *Battlestar Galactica*, *Jericho*).

Je ne suis pas un *aficionado* de la science-fiction, et je déteste ce jargon techno-mathématico-philosophico-géné-tique du livre qui m'a exaspéré et irrité, tout comme les figures de style sur-utilisées (pro- et analepses, focalisations de tout acabit, répétitions). Et pourtant : malgré le côté BD, malgré les schématisations, les scènes d'une violence à peine supportables et les longueurs inutiles, j'avoue me ranger du côté de Dantec dans sa vision de l'avenir de l'espèce humaine. L'auteur est un des rares écrivains à regarder la réalité en face. Les « capsules d'information » que nous livrent les médias ne disent pratiquement rien. Depuis longtemps, la guerre à l'échelle mondiale, la guerre perpétuelle, a commencé. Elle ne frappe plus à nos portes, elle est en train de les défoncer.

HANS-JÜRGEN GREIF

MARIE-BERNADETTE DUPUY

Le cachot de Hautefeuille

Les Éditions JCL, Chicoutimi

2006, 320 pages

Au cours de sa carrière littéraire, dont les débuts remontent maintenant à plus de trente ans, Marie-Bernadette Dupuy a publié de nombreux ouvrages et abordé plusieurs genres littéraires : études et romans historiques, romances, ainsi que diverses publications destinées à faire connaître et apprécier sa Charente natale. Le polar fait également partie des genres où elle s'est distinguée, de sorte que *Le cachot de Hautefeuille* ne constitue en rien une incursion fortuite dans ce domaine.

Lors d'un séjour en Écosse pour des vacances, Diane, une journaliste montréalaise, y fait la connaissance de Sarah et de Jérémie, un couple en voyage de noces, originaire du Saguenay. Or, ces vacanciers insoucians seront bientôt confrontés à l'horreur, puisqu'un tueur en série s'acharne à commettre dans leur entourage des crimes qui semblent avoir tout de l'exécution rituelle. Ils n'auront plus la paix, même à leur retour au Québec, où le meurtrier les poursuit pour les terrifier et les menacer. Au fil des pages, le

lecteur découvrira les arcanes d'une intrigue compliquée à souhait qui implique à la fois une famille noble d'Écosse et le couple saguenéen. Et c'est dans les Highlands que l'affaire connaîtra son dénouement, tout à fait inattendu.

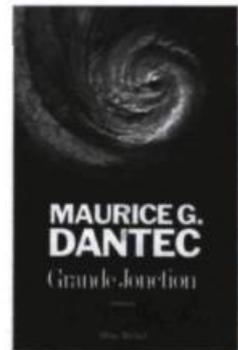
Dupuy manifeste une grande ingéniosité lorsqu'il s'agit d'élaborer une intrigue. En plus des ingrédients classiques du thriller, elle sait y intégrer des épices qui ont le don d'envoûter le lecteur et de l'immerger dans le mystère, comme ce cachot oublié où un baron français aurait trouvé la mort plusieurs siècles auparavant. Elle crée aussi avec une maîtrise indiscutable un climat d'exotisme qui évoque, plus encore qu'il ne les décrit, les lieux où se situe l'action. Ainsi, dans ce dernier polar, le Québec et l'Écosse ont-ils beaucoup de consistance ; ils dépaysent à coup sûr, ils donnent le goût de la découverte.

Bien que l'enchaînement des péripéties soit tout à fait rigoureux et que la structure romanesque soit solide, le livre n'en comporte pas moins certaines faiblesses. L'approche de Dupuy fait toujours, comme dans ses romances, une large place à la sensibilité, une façon qui sied moins dans une intrigue policière. Par ailleurs soucieuse de ne laisser aucun répit au lecteur, l'auteure accumule les coups de théâtre, quitte à faire intervenir des événements coïncidents qui n'ont pas de rapport direct avec l'action ; à certains moments, il y a surcharge et la vraisemblance en souffre.

Le cachot de Hautefeuille se présente toutefois dans un style sans prétention, mais qui ne laisse pas d'être efficace. Le roman s'adresse à un large public et l'écriture est bien adaptée aux attentes d'un lectorat de masse ; elle est vive, efficace et coulante, les phrases sont bien équilibrées et le vocabulaire arrive à être précis sans se faire trop savant.

Depuis 2002, les ouvrages de fiction de Dupuy sont d'abord édités au Québec, en vertu d'une association de cette Française avec les Éditions JCL. Six romans ont jusqu'à présent été diffusés dans le cadre de cette association. Les titres sont repris et distribués en Europe par les Éditions France Loisirs. Tous, ils connaissent un succès qui témoigne éloquemment du public que cette romancière a su s'attacher.

CLÉMENT MARTEL



MARIE GAGNIER
Tout s'en va
 Boréal, Montréal
 2006, 260 pages

On se souvient de ses romans précédents, *Une île à la dérive* (1991), *La quête de Melville* (1998) et *Console-moi* (2003), comme des récits empreints d'humanité, chaleureusement accueillis par la critique. Avec *Tout s'en va*, Marie Gagnier nous revient en mettant brillamment en scène trois familles, trois espaces et autant de tragédies qui s'entrecroisent.

Que peuvent bien avoir en commun des lieux aussi éloignés que Trois-Rivières, Grande-Vallée et Saint-Jean-Vianney ? Dans l'un comme dans l'autre, un drame est survenu, la terre s'est entrouverte. Un matin de mai 2003, perché sur le pont Lavolette, Mortimer, « qui s'est fiché le mal de l'âme si haut », souhaite rompre le fil de son existence menacée de basculer dans le vide depuis si longtemps. Il n'y a plus de raison de vivre qui tienne, « tout s'en va, tout s'en est allé ». Dans une autre vie, celle de l'innocence, les jours heureux ont été avalés par le sable des Terres rompues.

Parallèlement, le jeune Magoo assiste à la dérive de son entourage en spectateur non averti. Poussé par l'immensité de sa solitude, déterminé à ne pas vouloir « crier sans fin », il décide de fuir au bout de la nuit. Quant à Mira, jeune acrobate de cirque à l'aube de la vingtaine, elle n'hésite pas à « jouer sa vie » entre ciel et terre, sans filet, pour sortir de l'ombre de sa sœur Luna, portée disparue des années plus tôt. Mue par la volonté de prouver à ses parents qu'il y a une vie après l'absence, dans son insatiable désir d'exister, « elle [veut] danser [...] danser dans le vide, portée par la densité de la voix et des mots de Ferré ». Car si certains sont partis, d'autres restent, dans leur fragilité, leurs souffrances, mais aussi leurs espoirs...

Si, en parcourant les premiers chapitres du roman, le lecteur peut se sentir déboussolé devant la complexité de l'intrigue, voire éprouver certaines difficultés à établir des liens entre les différents drames qui se profilent, il goûte bientôt à un plaisir certain à emboîter chacune des pièces du puzzle. Rien n'a été épargné pour donner lieu à un suspense enlevé, tout en sensibilité et en finesse, magnifiquement écrit. Déroulant, certes, mais inoubliable.

SYLVIE DUFOUR

ALAIN GAGNON
Le truc de l'oncle Henry
 Triptyque, Montréal
 2006, 166 pages

Originaire de Saint-Félicien, Alain Gagnon est un auteur prolifique qui a signé plus d'une vingtaine d'ouvrages depuis 1970. Son œuvre protéiforme mise sur une écriture dégagée, un style naturel et une thématique à part. Il a remporté à deux reprises le Prix fiction-roman du Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Il fut également président fondateur de l'Association professionnelle des écrivains de la Sagamie.

Olaf Bégon, le héros attachant de son dernier roman, est directeur de la Sûreté municipale de Saint-Euxème, petite ville anodine plongée dans une torpeur bienfaisante jusqu'au jour où elle est confrontée à une série d'événements perturbateurs : enlèvement de deux jeunes filles, découverte d'un corps mutilé, fugue du directeur de la Caisse populaire, résurrection d'un citoyen disparu... La peur alimente l'animosité des habitants de Saint-Euxème et Bégon doit calmer les esprits, tout en cherchant à découvrir la nature des phénomènes qui menacent la stabilité de la ville.

Dès le premier chapitre, un climat inquiétant s'installe. De toute évidence, Bégon ne conduit pas une enquête policière ordinaire. Des gens entendent des cris inhumains, certains sont soumis à des expériences cauchemardesques ; des traces équivoques sont relevées, des phénomènes lumineux observés... Histoire de le mettre au parfum, une lettre datée de 1704 informe le lecteur que ces manifestations étranges effrayaient déjà les *Sauvages*, installés à cet endroit plusieurs siècles auparavant.

Le truc de l'oncle Henry exploite habilement les thèmes dominants de la littérature fantastique : légendes, divinités mythologiques, rupture de l'ordre établi, forces surnaturelles axées sur le Bien et le Mal. Ce genre d'histoire apporte généralement des réponses commodes et fantaisistes aux grandes questions irrésolues... Le roman de Gagnon est bien construit et l'inventivité du récit parvient facilement à accrocher les lecteurs épris de « prodige ». Une seule réserve : l'incroyable nomenclature de tous les protagonistes du roman (et ils sont nombreux) ; tous dûment identifiés, du personnage central au personnage le plus accessoire. Près d'une

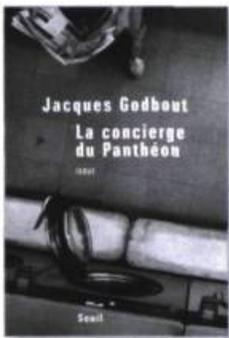
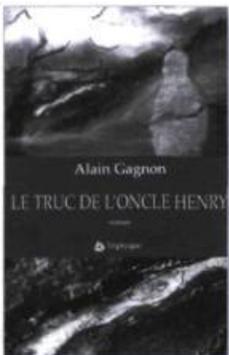
trentaine d'intervenants entrent en scène dès le premier chapitre ; quand le chasseur Martial Lecours apparaît et que trois pages plus loin un autre chasseur nommé Marcel Latour nous est présenté, il est difficile de s'y retrouver.

GINETTE BERNATCHEZ

JACQUES GODBOUT
La concierge du Panthéon
 Seuil, Paris
 2006, 149 pages

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Jacques Godbout n'a rien perdu de sa flamme pour dénoncer les travers de la société. Son discours est encore caustique, son ironie, tout aussi mordante, son humour, dérapant. *La concierge du Panthéon*, son dernier roman (trop court pour ses inconditionnels), se déroule à Paris, la Ville Lumière aux nombreux paradoxes. C'est là que Julien Mackay a décidé de se rendre pour écrire un roman, après avoir abandonné son poste de météorologue au ministère de l'Environnement, restructuré à la suite du protocole de Kyoto. Maintenant âgé de quarante-huit ans, il se sent l'âme d'un écrivain. Comme bien d'autres de ses semblables en mal de reconnaissance, il présente une demande d'aide financière au Conseil des arts du Canada, mais la bourse escomptée lui est refusée. Qu'à cela ne tienne ! Il décide de tenter néanmoins l'aventure avec la ferme intention d'y rédiger *Alias Boileau*, l'histoire d'un descendant québécois émigré en Nouvelle-Angleterre, comme Jack Kerouac, et qui a modifié son nom de Boileau en Drinkwater, désireux d'effacer à tout prix ses racines françaises, sans que, toutefois, le romancier en herbe comprenne cette décision, comme il prend la peine de le préciser.

Il n'est toutefois pas facile d'écrire, même à Paris, refuge d'une foule de candidats à la célébrité. Car « l'écriture est une longue patience » (p. 39), écrit-il. Julien, qui croyait, après une métamorphose, une transition, être accueilli à bras ouverts par les membres de l'Association des gens de lettres, erre à Paris, habite un véritable taudis non chauffé en plein hiver, se sent seul, ignoré dans cette foule bigarrée. Il arpente la ville et livre ses réflexions sur tout, sur le vocabulaire des Français (« Font chier ! »), sur les mœurs des Parisiens, sur les manifestations littéraires (lancements) souvent arrosées de « piquette », sur les musées, la température, les taxis, les



graffiti, voire sur la librairie du Québec, rue Gay-Lussac, où il flâne souvent seul entre les rayons désertés tout en s'imaginant qu'un jour, il aura « [s]a place sur ces rayons », où « son roman sera mis en évidence sur la table d'entrée » (p. 45), et sur une rencontre (hilarante !) avec un écrivain à la mode (?), le Grand Homme, amateur de raki et de... pistaches. Tout y passe, ce qui contribue, on l'a deviné, à déranger Julien, qui n'avance pas dans son projet. Quant à la visite de Julien chez l'éditeur, elle ne manque pas d'ironie sous la plume aiguisée de Godbout.

La concierge du panthéon, témoigne, une fois de plus, du talent de l'auteur de *Salut Galarneau !*, de son sens inné de l'observation. L'écriture est admirablement bien maîtrisée, car le romancier connaît le sens des mots – n'en déplaise à Guy-A Lepage ! – et sait construire une histoire tout en suscitant l'intérêt. Point n'est besoin d'écrire des « briques » de plus de 500 pages pour rejoindre son lecteur. Godbout n'est pas un auteur de best-sellers. Doté d'un riche imaginaire, le romancier parvient, en tâtant de l'humour et de l'ironie, à communiquer à son lecteur l'angoisse de son héros, profondément désespéré à son arrivée dans une ville qu'il ne connaît pas et qu'on lui avait pourtant dit accueillante, ouverte à l'étranger. La réalité est bien différente : mythes et illusions s'estompent pour laisser voir une réalité combien cruelle ! À lire à petites doses tant ce roman est riche de vérités de toutes sortes.

AURÉLIEN BOIVIN

FRANÇOIS GUÉRIN

Prodige noir

Les Éditions JCL, Chicoutimi

2006, 405 pages

À pas vingt ans, Harry Button est déjà un pianiste exceptionnellement prometteur. Il a reçu sa formation de base d'une dame très digne qui lui a montré les rudiments de la musique. Mais il a vite dépassé le maître, poursuivant en autodidacte des études qu'il ne peut se payer et qui pourraient lui permettre de devenir un virtuose recherché sur toutes les scènes de l'Amérique.

Mais voilà, Button est noir, ce qui au début du XX^e siècle, dans une Amérique déchirée par le racisme, constitue un sérieux handicap. Dès qu'on le voit apparaître sur scène, ce n'est plus la qualité de ses prestations qu'on juge, mais la couleur de sa peau, et toutes les avanies lui sont

réservées. Il est d'une race qui ne peut en aucune façon s'élever au-dessus de sa condition.

Pourtant, il parvient à être accepté au concours national de piano de New York. Bien entendu, il est déjà recalé au moment de son apparition, mais il attire tout de même l'attention d'un musicien français qui l'invite à se rendre chez lui pour un complément de formation.

À son retour en Amérique, Button continue de se heurter à des difficultés insurmontables. Il est continuellement l'objet de menaces et ses prestations, huées par les bien-pensants, ne s'imposent que misérablement. Tout cela finit par user sa détermination. Lorsque son meilleur ami meurt dans des circonstances troublantes, le jeune homme se laisse glisser vers la violence et sa carrière de musicien connaîtra une fin abrupte.

Prodige noir s'inscrit en toute logique dans la démarche littéraire de François Guérin, un auteur qui a déjà à son actif, outre ce titre, quatre romans. Au fil des publications, Guérin construit et impose sa manière, qui consiste à établir sur des faits historiques indiscutables une intrigue fictive qui acquiert de ce fait la crédibilité recherchée. L'auteur profite également de son sujet pour approfondir un thème et entraîner le lecteur à sa suite. Cette fois, ce sont les rapports sociaux entre deux communautés, l'une dominante, l'autre dominée, qui constituent l'objet de sa quête, plus que la musique, bien que le romancier manifeste dans ce domaine des connaissances considérables.

La forme romanesque utilisée est fonction du prétexte inventé pour l'auteur d'aborder son sujet. Le romancier apprend qu'il est héritier d'une cousine américaine parfaitement inconnue ; s'étant amené sur place, il constate qu'on lui a légué... tout simplement une boîte de documents jaunis. Des coupures de presse et un journal lui permettent de reconstituer le drame vécu par le jeune pianiste. *Prodige noir* se présente donc comme une autobiographie. Aux larges extraits du journal intime se mêlent des coupures de presse, des articles, des affiches et annonces.

Le tout est très réussi sur tous les plans. L'auteur fait montre de la plus scrupuleuse minutie en rapport tant avec les faits historiques qu'avec la description des mœurs de l'époque qu'il évoque. La vraisemblance est totale, on s'y croirait. Et l'intérêt de l'ouvrage est solidement soutenu, de la première à la dernière ligne.

Guérin offre donc à son lectorat d'excellents moments. Il sait organiser une intrigue, créer des contextes et un climat, ménager ses effets. Son écriture a du rythme et de l'équilibre, elle est à la fois variée et coulante. Par ailleurs, le sujet abordé n'est pas sans faire intervenir les passions humaines primaires, qui donnent le goût de continuer, à la recherche d'un dénouement.

CLÉMENT MARTEL

DIANE JACOB

Le vertige de David

Triptyque, Montréal

2006, 154 pages

Peu importe la vraisemblance, pourvu que l'anecdote soit divertissante : c'est là le pacte que *Le vertige de David*, premier roman de Diane Jacob, fait signer à son lecteur. Karine, une étudiante travaillant à temps partiel à l'hôpital Louis-Hippolyte-Lafontaine, y fait la connaissance d'un patient qui dit se nommer David Lebeau (ou Lebowitch). Celui-ci lui fera part d'événements réels ou fictifs de sa vie parsemée de rencontres d'auteurs (dont Hubert Aquin en personne) comme de voyages en Afrique ou à Rouyn-Noranda – « Mais c'est le bout du monde ! », s'exclamera la jeune femme. Au fil de ces entretiens, Karine connaîtra des personnages attachants en même temps qu'elle découvrira les multiples visages de David.

Chaque chapitre trace le portrait d'un personnage secondaire de la vie de cet homme – une vie mi-réelle, mi-calquée sur celle d'Abraham Moses Klein, poète juif anglo-montréalais. Le roman est d'ailleurs semé de références à l'œuvre de Klein comme de clins d'œil à celles d'autres auteurs (Joyce, Proust, Aquin, Kafka, etc.) ou même de peintres (Cornelius Krieghoff, notamment). Ces références parviennent à enrichir la lecture sans l'alourdir ; il s'agit d'une invitation à élargir ses horizons, à découvrir des auteurs « inconnus ». Les poèmes de Klein, cités au début du roman, sont malheureusement abandonnés en chemin.

Dans la première partie du roman, David prend le relais de la narration pour se raconter lui-même au lecteur, lequel se glisse alors dans les souliers de la narratrice. Les anecdotes sont cependant coupées sèchement en fin de chapitre, souvent par un simple « Je dois y aller. Au revoir ! » de Karine, qui reste, sinon, bien peu bavarde. La jeune femme devient ensuite narratrice



de la seconde partie, rôle qu'elle aurait pu assumer dès le départ. On comprend que Karine ait pu s'intéresser aux histoires de David, puisque le lecteur s'y prend lui-même ; le développement du personnage féminin demeure cependant superficiel, ce qui empêche de sentir à quel point cette rencontre particulière a pu transformer sa vie. Si les portraits, même fugitifs, des autres personnages s'avèrent réussis, celui de Karine n'est en effet qu'esquissé. Il en va de même pour sa vie hors de l'hôpital : son amoureux et une amie ne sont que brièvement présentés.

La découverte par Karine du fait que la vie du schizophrène est par endroits un calque de celle d'Abraham Moses Klein aurait quant à elle pu être mieux amenée. Un résumé télégraphique de la biographie du poète occupe un peu plus de six pages du roman alors que, plus tard, une lettre de David explique très bien la situation. Le lecteur désireux de séparer le vrai du faux – quoique Karine conclut que cette opération serait inutile – aurait été en mesure d'effectuer ses propres recherches. Les détails de la vie de Klein auraient dès lors dû faire l'objet d'un tri plus serré ou, alors, il aurait fallu placer cette biographie, rendue inutile par la lettre, en annexe (comme l'est sa bibliographie).

Hormis cela, Diane Jacob parvient à livrer un hommage senti à Klein, à l'art et à la vie. Simplement, le lecteur aurait mérité un zeste de confiance de plus, lui qui, après tout, avait signé le pacte d'origine.

MARIE-ÈVE CASTONGUAY

KAZUO ISHIGURO
Après de moi toujours

Fides, Montréal
2006, 441 pages

Un monde étrange s'ouvre à nous dans le dernier roman de Kazuo Ishiguro. Un monde parallèle au nôtre, caché et dérangeant. La narratrice, Kathy H., évoque ses souvenirs au volant de sa voiture, dans une solitude propice à la réminiscence. L'espace mémoriel du roman est finement étudié pour faciliter l'introspection de la narratrice. C'est effectivement entre deux hôpitaux d'Angleterre que Kathy nous livre ce qu'ont été son enfance et son adolescence. Tout semble donc s'inscrire dans le trajet balisé du récit de confidence. Mais, dès l'entrée dans la lecture, quelque chose ne nous semble pas net. La narratrice tient pour acquis que nous faisons partie de son

monde à elle et qu'elle n'a donc pas besoin de nous l'expliquer. Pourtant, tout semble nous échapper, nous perdons pied dès les premières lignes. Mais de quoi s'agit-il ? Les mots pèsent alors de tout leur poids, se soustrayant à leur signification réelle en raison des zones d'ombre qui les entourent.

Kathy se souvient de ses premières années passées dans l'établissement d'Hailsham en compagnie de ses deux meilleurs amis, Ruth et Tommy. L'établissement n'est pas tout à fait ordinaire puisque les élèves n'en sortent qu'à l'âge de 16 ans et ne sont entourés que de gardiens. Ils ont l'intuition d'être spéciaux et différents d'eux et des « gens du dehors ». Les gardiens, qui sont aussi leurs professeurs, laissent parfois échapper d'étranges et mystérieux propos sur « les dons et le reste ». Discours très flous et évasisifs qui poussent le lecteur à appréhender les révélations, à se questionner en même temps que les trois amis. L'univers de Hailsham, sain et normé en apparence, se révélera trouble et effrayant en profondeur.

On apprend que les « élèves » sont conditionnés dès leur plus tendre enfance à devenir des donneurs d'organes. Ce ne sont pas véritablement des humains mais plutôt des clones, élevés de façon à ce qu'ils soient les plus humains possible. Avant de devenir donneurs, ils devront être accompagnants. Kathy accompagne donc Ruth et Tommy dans leurs dons, jusque dans la mort. Le monde connaît leur existence, mais refuse de regarder la dérangeante réalité. Jamais ne s'immisce dans l'esprit des élèves l'idée de fuir leur destin arrangé, de se révolter contre leurs gardiens ou contre la société qui leur ôte leurs vies pour améliorer la leur. Comparés à d'effrayantes araignées par leurs professeurs, ils donnent ainsi sagement leurs organes, puisqu'ils ont été créés dans ce but.

On peut certes apprécier dans ce roman la fine manipulation du suspense grâce à la suggestion des mots et aux situations suspectes qui dérangent le lecteur de son confort et le poussent à se questionner sur le mystère qui entoure la vie des élèves d'Hailsham. Belle réflexion également sur la recherche de son identité et de ses origines.

ELSA RIOUALL

HENRI LAMOUREUX

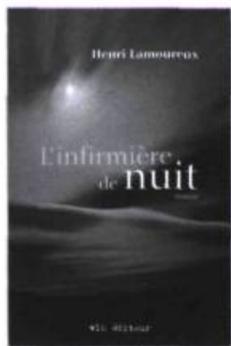
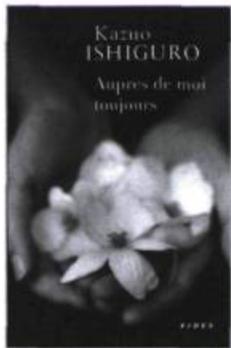
L'infirmière de nuit

VLB, Montréal

2006, 203 pages

Gaston Miron est encore parmi nous. Après Alain Beaulieu, qui lui donne un rôle majeur dans son dernier roman, *La cadillac blanche de Bernard Pivot*, après Marie-Andrée Beaudet, son ex-conjointe, qui vient de publier son *Album Miron*, voici qu'Henri Lamoureux le met lui aussi en scène dans *L'infirmière de nuit*, son neuvième roman.

Le narrateur, professeur de littérature à l'UQÀM, l'université où le romancier est lui-même professeur en éthique sociale et en action communautaire, vient d'apprendre le terrible verdict : il va mourir, parce qu'atteint d'un cancer du cerveau. Sur les conseils de son médecin traitant, il abandonne ses fonctions, après s'être contenté de ne prévenir qu'Hortense, la directrice de son département, qu'il aurait volontiers aimée d'amour, et se réfugie à la campagne dans un mouiroir, la résidence des Pays-d'en-Haut, où il rencontre, outre Florence, la sympathique infirmière de nuit, quatre autres malades, devenus, comme lui, « une minoune », car « [C]e ne peut être qu'une minoune quand, à quarante-six ans, on se retrouve aux soins palliatifs parce que le Grand Constructeur nous a fabriqué un lundi matin, sans doute à la veille du déclenchement d'une grève générale » (p. 56). Dans l'attente de la Grande Faucheuse, il croise, lui qui a toujours aimé la poésie québécoise, Le Poète, qui n'est jamais nommé, mais que l'on devine facilement, tant par les vers qu'il cite dans sa narration, que par sa voix tonitruante, sorte de « hennisement puissant » (p. 68) et par son tic, le plus grand de l'histoire littéraire : un spasme de la mâchoire qu'il conservera toute sa vie (p. 67). Ce poète, ainsi qu'il le rapporte, pour vrai, dans sa correspondance, a déjà eu une relation amoureuse, dans un bordel de la rue Sanguinet, avec une prostituée, pensionnaire dans le même pavillon et qui est sur le point de mourir aussi. S'il ne la reconnaît pas, car bien des années se sont écoulées depuis, elle le reconnaît, elle, et lui demande de lui réciter le poème qu'elle lui a jadis inspiré : « La marche à l'amour » : « Jeune fille plus belle que les larmes ° qui ont coulé plus qu'averses d'avril ° beaux yeux aux ondes de martin-pêcheur ° où passent les longs courriers de mes désirs... » (p. 70). C'est elle qui, alors



qu'il avait à peine dix-huit ans, « l'a libéré d'un joug pesant, paralysant », et qui « fut son premier amour, sa muse, le premier vers de son premier poème » (p. 72).

Le narrateur nous fait aussi connaître les autres pensionnaires, un riche marchand de bois, « le roi du papier », avec qui Le Poète entretient une longue conversation à propos du peuple québécois, « un peuple de chieux, d'incapables, de gagne-petit », et à propos des Français « péteurs de broue », qui « ne peuvent même pas imaginer qu'on puisse faire des affaires en français en Amérique » (p. 101). « Aliéné, oui. Lâche, non », conteste le poète engagé des « Compagnons d'Amérique », qui a pris la défense de son peuple en qui, comme il l'écrit, n'en finit pas de ne pas naître.

Il y a encore Sylvie, la jeune secrétaire d'à peine trente ans, demeurée soumise à sa mère dominatrice jusqu'à la fin et à son tragique destin, et qui avoue avoir raté sa vie. Et il y a l'infirmière qui nous donne à lire ses méditations, dans une sorte de journal intime, dans lequel elle définit son rôle, non sans compréhension, amour et renoncement, mieux dans une chronique où elle note les derniers moments des malades qui lui sont confiés, comme « ces grands éléphants qui, dit-on, finissent leurs jours seuls dans des cimetières si secrets que les humains ne les trouvent jamais » (p. 32). Hortense, la collègue du narrateur, le trouve toutefois et le visite presque tous les jours, dans ses derniers jours, et lui offre un livre qui regroupe tous les poèmes qu'il a publiés çà et là dans les périodiques au cours de sa trop brève carrière, livre qu'elle a fait imprimer à 500 exemplaires pour que son souvenir reste.

L'infirmière de nuit est un magnifique roman, qui nous donne une autre version, une autre vision de l'amour, de la vie et de la mort, voire de la poésie amoureuse de Miron. La narration est souvent émouvante, sans être toutefois pathétique. Quant au journal de Florence, il est d'une belle lucidité et d'un profond engagement envers l'Autre, celui qui a besoin d'aide en vue du Grand Départ. Ses réflexions sur la mort sont touchantes : « Parfois je pense que j'exerce ce métier parce que la mort représente pour moi un mystère si grand que c'est finalement peu de chose que de consacrer une vie à rechercher sa signification » (p. 68). À lire à petites doses, lentement, pour savourer tout le sens de la mort, mais aussi de la vie.

AURÉLIEN BOIVIN

GILLES LAPOUGE

Le bois des amoureux

Albin Michel, Paris

2006, 347 pages

Le petit-fils d'un professeur de latin à la retraite raconte sa vie à l'époque de l'entre-deux-guerres, dans le village de Champtercier, dans les Alpes de Haute-Provence. Cette adolescence aurait été banalement heureuse n'eût été l'apparition du soldat Julien, un jour, dans les années 1920. Il cherche du travail ; il connaît tout ; il sait tout faire. Mais au lieu de se diriger à la ferme que lui indique le professeur, il se « perd » en chemin (pourtant, la distance n'est que de quelques centaines de mètres), non sans laisser une impression durable dans l'imaginaire des villageois, habitués à une vie sédentaire, endormie et réglée sur les saisons. Des années plus tard, Julien revient et, avec lui, la vie à Champtercier change de fond en comble : quand le soldat parle aux femmes, elles se sentent aimées ; aux hommes, il lance des paradoxes qui commencent invariablement par « Moi, si j'étais moi » ; aux enfants, il donne des rêves. Il reste quinze ans, refait des bouts de routes, de sentiers oubliés, jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, pour disparaître à nouveau sans laisser de trace.

Mine de rien, ce roman est une des plus belles révélations de la rentrée. Dans ce dernier-né d'une œuvre qui comporte une vingtaine de titres, l'auteur met en scène un narrateur au verbe fort et étincelant et déroule, page après page, le tapis fleuri de la Provence : les paysages, les maisons, les villageois, du curé à la boulangère, en passant par l'avocat, le professeur et sa nombreuse famille. Mais surtout, surtout, il nous offre le parler provençal, une langue juteuse où les mots vont droit au but : « Ses réponses ne servaient à rien. Elles étaient pareilles à des mortes » (p. 201). Plus loin : « Si les lecteurs n'étaient pas là pour donner un coup de main à l'écrivain, il resterait quoi ? Des mots » (p. 238). Une trouvaille : « Je tiens mon oreille à l'œil » (p. 311). Ou encore : « L'Histoire, ils la faisaient avec de la géographie, les rois. En trafiquant la géographie, ils faisaient avancer l'Histoire » (p. 336) Le texte regorge de ce genre d'étincelles, elles le truffent d'un bout à l'autre, elles transforment la vision du monde, elles se font coups de marteau et mettent le lecteur sur l'enclume, le façonnent, le font rire, de ce rire qui n'a rien de bêtement heureux, mais de

contentement d'avoir compris le fond de la folie de ce soldat qui passe comme un ange ou comme un démon, qui met tout sens dessus dessous et qui nous donne envie de partir illico pour Champtercier, même si Julien n'y est plus, même si nous ne pouvons espérer trouver qu'un soupçon du parfum qu'il y a laissé. Ils sont rares les livres qui donnent du bonheur, comme ça, sans compter, parce qu'il coule d'une source que l'on souhaite inépuisable.

HANS-JÜRGEN GREIF

MARGARET LAURENCE

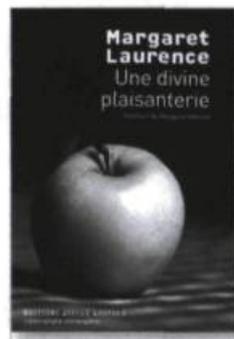
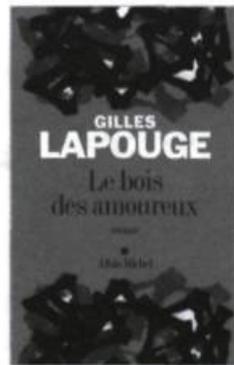
Une divine plaisanterie

France, Éditions Joëlle Losfeld

2006, 256 pages

Margaret Laurence, une figure éminente de la littérature canadienne, est née au Manitoba en 1926. Vingt ans après sa mort (1987), elle demeure encore l'une des écrivaines les plus populaires du Canada anglais. Une visibilité inégale du côté francophone nous prive malheureusement d'une partie de son œuvre. Avec une nouvelle traduction du roman *A Jest of God*, par Édith Soonckindt, les Éditions Joëlle Losfeld nous offrent l'occasion de (re)découvrir une auteure remarquable. *Une divine plaisanterie*, paru pour la première fois en 1966, appartient au cycle de « Manawaka », une série de cinq romans façonnés par l'esprit d'une petite ville fictive des Prairies, imaginée par Laurence à partir de ses souvenirs. En 1968, *A Jest of God* fut adapté au cinéma par Paul Newman : certains se souviennent sans doute de ce film intitulé *Rachel, Rachel*.

Rachel Cameron, une institutrice célibataire de 34 ans, est à la fois l'héroïne et la narratrice du récit. Solitaire et portée à l'introspection, elle parle peu, étouffe ses émotions et se barricade derrière des habitudes routinières. Sur un ton aigre-doux, elle soliloque *in petto* avec une sensibilité subtile qui dévoile son esprit inquiet et généreux. Pour le plus grand plaisir du lecteur, elle démonte et remonte, avec une sincérité émouvante, les rouages secrets de ses sentiments. Cet été-là, les vacances scolaires approchent et aucun projet captivant ne se profile à l'horizon. Rachel, qui habite toujours chez sa mère, ignore qu'elle partira bientôt à la conquête de son destin. Pour l'heure, elle traverse difficilement ce qu'il convient d'appeler une « crise existentielle ». La conclusion abrupte d'une aventure amoureuse suivie d'un coup du sort facétieux favoriseront



l'évolution légitime de l'héroïne. Rachel ne parviendra pas à se dépouiller entièrement de sa « sagesse » mais, au terme d'un voyage intérieur émaillé de revers et de leurres, elle consentira à rechercher le péril du hasard. « Le vent me portera et je me laisserai dériver puis je me poserai, je dériverai puis je me poserai. Tout peut arriver là où je vais » (p. 243), dit-elle.

L'écriture accomplie de Laurence, l'ironie bienveillante de son style et une connaissance aiguë de « l'identité » de ses personnages étoffent ce roman qui, quarante ans après sa parution, ne manque pas d'intérêt. L'ajout fort pertinent d'une postface rédigée par Margaret Atwood en 1987 incite d'ailleurs le lecteur à se plonger dans la série « Manawaka ». Encore faut-il mettre la main sur les autres titres.

GINETTE BERNATCHEZ

BERTRAND LAVERDURE

Gomme de Xanthane

Triptyque, Montréal

2006, 193 pages

Poète, essayiste et directeur de la maison d'édition Triptyque, Bertrand Laverdure signe avec *Gomme de Xanthane* son premier roman. Le narrateur et personnage principal est un poète qui se voit fortement incité par son éditeur et ami de produire, dans un délai de trois mois, un roman d'une centaine de pages, accessible, dans le but de rejoindre « un public plus large avec de la prose ». Le contrat est signé à la hâte dans un petit restaurant de Montréal et, à partir de ce moment, l'écrivain-caméléon se sent écrasé par le doute. Premiers obstacles qui se dressent sur la route de la fiction : le choix du sujet et la manière de l'aborder. Candide, l'auteur demande conseil à Michael D., un copain romancier dont l'œuvre est déjà saluée par la critique et couronnée de succès. Après diverses considérations cyniques sur l'écriture, ce dernier clôt l'entretien en suggérant à notre poète de s'inspirer d'un fait divers. L'apprenti-romancier découvre à la une de *La Presse* l'élément de réel dont il s'emparera pour bâtir son livre : l'arrestation d'un violeur de grands-mères. Alors apparaissent les exigences du travail romanesque, de l'élaboration d'une fiction cohérente. La visite impromptue de Johanne Geddes, amour d'adolescent, vient bouleverser les plans du narrateur. Le poète, « qui est entré en littérature comme on entre au monastère, en faisant des vœux de célibat et de

pauvreté », apprend qu'un enfant est né de son union éphémère avec Johanne. Il rencontre son fils et en dépit de ses réticences, l'amour paternel le transforme peu à peu. Puis l'écrivain est invité au Festival international de la poésie de Trois-Rivières. Au-delà de la lecture publique, cet événement est pour lui l'occasion de réfléchir sur la place de la poésie dans la société. Après plusieurs hésitations et remises en question, il met la dernière main à son roman et livre le résultat à son éditeur, qui exulte à l'idée que son « poulain » puisse se tailler une place enviable sur la scène littéraire tout en donnant à sa maison d'édition une visibilité accrue. Finalement, dans un élan d'humanisme inopiné, le narrateur met sur pied un service de soupe populaire avec l'aide de son fils et distribue de la nourriture aux gens dans les rues de la ville.

Ne chercher dans ce roman qu'une aventure, une intrigue, un début, un milieu et une fin, c'est passer à côté de l'essentiel. Ici, l'histoire importe moins que l'angle d'approche ; la perspective adoptée donne du relief et du sens à une trame narrative plutôt tenue et à un sujet apparemment éculé. D'une plume alerte et incisive, Laverdure brosse un tableau très juste du monde littéraire québécois. Le bistouri entre les doigts et l'œil au microscope, cet écrivain lucide s'ingénie à observer et à disséquer nos petites gens, nos préjugés et notre relative indigence en tout ce qui a trait à la culture. La sensibilité de Laverdure et son amour inconditionnel de la littérature percent toujours sous la froideur et le cynisme de façade. Tout est en demi-teinte et en clair-obscur dans ce roman, l'ironie tour à tour se voile et se démasque... Par conséquent, la place laissée au lecteur est assez grande : il lui incombe souvent de boucler la boucle, de combler les interstices du texte et de démêler cet écheveau de paradoxes. La réflexion est toujours en suspens et nous devons tirer nos propres conclusions au terme du récit.

Laverdure s'interroge notamment sur la prédominance du roman en tant que genre littéraire et sur la valeur de l'écriture poétique. À cet égard, la phrase d'entrée de *Gomme de Xanthane* : « Je suis poète, donc je dois écrire un roman » est lourde de sens. Comment un écrivain peut-il trouver sa voix, son style, sa façon, lorsque le public est obnubilé par l'image publique et la célébrité des romanciers, quand la valeur de ces derniers se calcule aux cotes d'écoute qu'ils génèrent et au nombre de

pages qu'ils occupent dans les journaux ? Quel est le statut de l'œuvre littéraire au Québec ? Quelle est sa valeur d'usage ? Les créateurs doivent-ils se transformer en producteurs à la chaîne, débiter *ad nauseam* lieux communs et trivialités pour satisfaire un lectorat de masse qui n'aime que ce qu'il connaît déjà ? Autant de questions soulevées par ce roman riche et intelligent.

Sur le plan formel, il est nécessaire de mentionner la fragmentation de ce texte qui se situe en fait au confluent de la poésie, de l'essai et du roman. Extraits de poèmes, d'articles de journaux, critique littéraire, récit dans le récit : *Gomme de Xanthane* est multiforme et surprenant.

Laverdure a réussi le tour de force de s'inscrire dans la tradition de la métafiction postmoderne en louvoyant entre les écueils et les lois du genre. Il a mené son récit de main de maître en commettant son premier roman sans se compromettre en tant que poète. Éloge de la littérature, mais aussi – paradoxalement – entreprise de démythification et de démystification de la littérature, cette œuvre en est une qu'on gagne à lire lentement, sans précipitation, en méditant chaque phrase comme on savoure un bon vin.

DANNY ÉMOND

LINDA LEROUX

Un kaléidoscope au cœur

Éditions Vents d'Ouest, Gatineau

2006, 175 pages

Avec son premier roman, Linda Leroux nous fait complice de son imagination débridée. Le lecteur entre sans tarder dans la vie de Lisa, serveuse au très branché bar-restaurant *Le Chaperon rouge*. Elle voit ses habitudes contemplatives chamboulées par d'aveuglantes hallucinations de couleurs qui bouleversent toutes ses actions. Chaque couleur lui rend visite et cette succession de teintes rend la jeune femme de plus en plus anxieuse. Sa colocataire, parapsychologue à ses heures, tente de la guider dans ce délire. À mesure que passent les jours, Lisa assiste, impuissante, au défilement des coloris qui l'assaille du réveil au coucher. Cependant, de par leur signification cosmique, ces couleurs l'entraînent dans un tourbillon d'émotions aussi contradictoires que subites. Cependant, c'est dans cette tourmente que s'amorce la remise en question de ses agissements et de sa personnalité. Lorsque qu'elle aura fait le tour du cercle chromatique et ainsi

de toutes les possibilités de sa personne émotionnelle, la jeune femme se sentira enfin apaisée.

Bien que la romancière débute cette histoire dans l'impulsivité la plus totale et attire ainsi l'attention au maximum, elle perd quelque peu ses lecteurs dans le délire de son héroïne. La frontière entre l'hallucination du personnage et la littérature fantastique est plutôt difficile à tracer. On comprend mal ce qui se passe et, quand on finit par saisir, on reste sur sa faim, car ce n'est là que la remise en question d'une femme qui, sous des apparences calmes, poursuit sa trentaine troublée. Malgré tout, l'écriture elle-même de Leroux a quelque chose de rafraîchissant. En effet, pour représenter au maximum la démesure, l'auteure déploie un impressionnant éventail métaphorique qui renvoie bien des clichés au rancart et qui nous permet de nous glisser entre les mains d'une folie momentanée.

ARIANE QUIMET

DAVID McNEIL
Tangage et roulis
Gallimard, Paris
2006, 132 pages

David McNeil est l'auteur de six romans, dont *Quelques pas dans les pas d'un ange*, où il parle de ses relations avec son père, Marc Chagall, de livres pour enfants, de douzaines de chansons, interprétées par Yves Montand, Jacques Dutronc, Sacha Distel, Julien Clerc et son ami Robert Charlebois. Dans son dernier roman, *Tangage et roulis*, le narrateur, musicien alcoolique, a choisi de suivre une cure de désintoxication dans un « centre » spécialisé montréalais, dirigé par un médecin aux allures suspectes. Mais avant d'y arriver, et ceci occupe les deux tiers du livre, nous assistons à la jeunesse du narrateur, entre Londres et Paris (l'auteur, né en 1946 à High Falls, New York, est arrivé en France deux ans plus tard), très branché sur le rock (*tangage*) et le roll (*roulis*), et après un *black out* où il brûle les nippes de sa copine. Comme correspondant canadien il a choisi Charlie Wood (vous reconnaissez bien entendu le nom de Charlebois) qui le dépose, après plusieurs « dernières pour la route » à la clinique, endroit sordide s'il en est un.

Si vous vous attendez à un récit ennuyeux, la larme de l'alcoolique s'apitoyant sur son sort, détrompez-vous. Le narrateur reste *super cool*, tout, ou presque. Il tourne tout à la drôlerie qui

provoque un rire jaune, du dragage par des vieilles décaties au *Quatre saisons* à la liaison avec une jolie serveuse dans l'est de Montréal, de l'étonnement devant des expressions québécoises auxquelles nous sommes habitués de la part des cousins français (magasinage, stationnement, etc.) aux qualificatifs donnés à la Molson et à la Blanche de Chambly. Cependant, pour le lecteur d'ici, l'amusement ne dure qu'un temps, et j'avoue que le style, avec des phrases interminables, la langue endiablée, perd de son impact après les trente premières pages. Quant à la conclusion, prévisible, l'hésitation entre le rock et le roll, ici le jus d'orange et le champagne, elle est à l'image du texte, cynique, faussement enjouée. La vie n'est supportable que si on peut en rire et si elle ne nous donne pas de leçons. Autrement dit : le narrateur plonge dans une piscine remplie d'encre noire. Il en sort aussi aveugle qu'il y est entré.

HANS-JÜRGEN GREIF

PHILIP ROTH
Le complot contre l'Amérique
Gallimard, Paris
2006, 476 pages

Dans *Le complot contre l'Amérique*, son dernier roman paru en français, Philip Roth construit un récit uchronique dont l'action se passe aux États-Unis dans les années quarante, durant les premières années de la Deuxième Guerre mondiale. Roman historique donc, mais où l'auteur imagine que Franklin Delano Roosevelt perd le pouvoir, en 1940, aux mains de l'aviateur Charles Lindbergh, héros populaire glorifié par l'exploit surhumain qu'il avait accompli en 1927 en traversant l'Atlantique en solitaire, sans escale (New York – Paris) en 33 heures et demie ! Lindbergh, qui, dans la réalité, était ouvertement antisémite, porte-parole de *America First*, coalition des forces s'opposant à l'entrée en guerre des États-Unis, est donc ici un personnage crédible, un président populiste qui fait campagne à bord du *Spirit of Saint-Louis*, et qui sait parler au cœur de l'Américain moyen. Au pouvoir, Lindbergh s'empresse de signer un pacte de non-agression avec Hitler, ce dernier l'ayant d'ailleurs décoré en 1938 (fait réel) de la Croix de l'Aigle allemand. L'élection de Lindbergh avait marqué le début de la peur chez les Juifs américains ; l'amitié américano-allemande sera le départ d'une campagne visant à les assimiler. On com-

mence par déplacer les familles juives dans le but avoué de les isoler et de les intégrer par la disparition de leur culture. De la réussite de l'entreprise dépendait le fait qu'on en reste là...

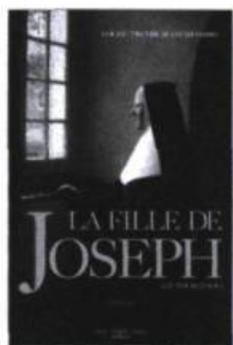
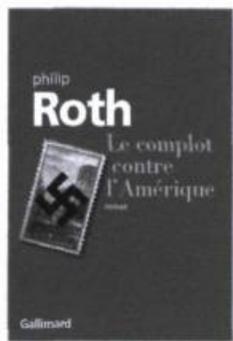
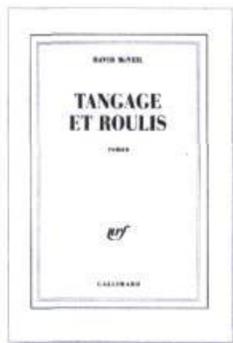
La narration de l'histoire est assumée, à rebours, par un personnage nommé... Philip Roth, qui avait sept ans en 1940. Sans verser dans l'autofiction, Roth, en donnant son nom à son personnage, souhaite ajouter à la plausibilité de son récit, imaginant que ce qui est ici fiction aurait fort bien pu arriver. À partir d'un antisémitisme réel bien ancré dans l'époque, l'auteur reproduit tous les mécanismes de la propagande que l'on associe plus volontiers aux dictatures. L'histoire de la famille Roth, américaine et patriote, croyant à l'héritage de Lincoln et pourtant vivant dans la crainte, est l'incarnation des grandes contradictions qui font la complexité des États-Unis, certes le pays à la fois le plus aimé et le plus détesté de la planète. À cet égard, le roman de Roth est d'une troublante actualité.

GILLES PERRON

LOUISE TREMBLAY-D'ESSIAMBRE
La fille de Joseph
Guy Saint-Jean éditeur, Laval
2006, 298 pages

Louise Tremblay-D'Essiambre est une écrivaine prolifique qui a connu, avec la publication de près d'une vingtaine de romans, un succès fulgurant au Québec, notamment avec sa dernière saga, celle des *Sœurs Deblois*, ainsi qu'avec la série des *Années du silence*, comportant six tomes. Récemment paru chez Guy Saint-Jean éditeur, *La fille de Joseph* est la réédition de sa première œuvre, *Le tournesol* (1984). Aux lecteurs attristés de voir le point final apporté à la saga de Charlotte, Émilie et Anne, l'occasion est offerte de découvrir les prémices de l'univers de l'auteure par l'entremise d'une autre héroïne portée par sa quête de bonheur : Julie Martin.

L'intrigue s'amorce en 1929, époque des plus hostiles aux femmes d'ambition. Se devaient-elles d'être « dures et insensibles pour oublier l'humiliation de n'être qu'une femme » ou plutôt « douces et soumises [en croyant] naïvement que Dieu était bien bon de leur donner la permission d'exister » ? Ayant grandi auprès d'un père autoritaire et exigeant, « immense Hercule planté comme un chêne qui ne reculait devant rien ni personne », et d'une mère douce et effacée Julie voit son enfance



marquée par la perte de cette dernière. De Mariette, la fillette hérite la finesse et la délicatesse, mais son apparente fragilité ne fait que voiler une détermination irrédicible : Julie est du « même bois dur que son père », Joseph, le patron impitoyable d'une entreprise de textile.

La mort de Mariette contribue ainsi à créer un fossé entre le père et la fille, que chacun évite avec précaution de franchir en agissant strictement en fonction de ses propres besoins, dans l'ignorance la plus absolue de l'autre. Joseph se drape de son égoïsme et Julie, de sa rancune. En jouant de ruse et de finesse, elle parvient néanmoins à fuir l'intransigeance de son père en se réfugiant au couvent, d'abord comme étudiante, et des années plus tard comme sœur cloîtrée, en dépit de l'attachement profond qu'elle ressent pour son coin de pays natal, là où le fleuve est « large comme un bras de mer ». Forte de sa dualité de pouvoir et de tendresse, de son désir impérieux de prouver à son père qu'elle existe, la fille de Joseph se métamorphosera en sœur Marie-Joseph, avec la ferme volonté de réussir, à défaut d'avoir la vocation. Or elle découvre rapidement que la place enviable au sein de la communauté qu'elle a réussi à se tailler ne parvient pas à combler son sentiment de vide intérieur et que l'amour, auquel elle avait sciemment renoncé dans sa jeunesse, peut présenter différents visages...

Sans grandes prétentions littéraires, *La fille de Joseph* est un roman écrit dans une langue correct destinée à un large public. Il illustre avec sensibilité et justesse le combat de quelques pionnières qui, se réclamant du « droit de penser » dans l'univers de l'Église catholique toute-puissante, aspiraient à la reconnaissance de leur juste valeur.

THÉÂTRE

DANIEL DANIS

Le chant du Dire-Dire

Leméac, Montréal, 2006, 76 pages

On ne peut ressortir qu'enchanté de la lecture de *Le chant du Dire-Dire*, troisième œuvre de Daniel Danis présentée en France et au Québec en 1998 et en 1999. On y retrouve l'histoire de quatre enfants adoptés, soit Rock, William, Fred-Gilles et Noéma. L'histoire débute au moment de la perte de leurs parents adoptifs, électrocutés par la foudre un soir d'orage. Après la tragédie, les enfants, qui sont encore tout jeunes, décident de rester « soudés ensemble », comme leur avait ordonné leur mère, juste avant de mourir. C'est ainsi que, malgré les protestations des « municipiens », les jeunes ont choisi de subvenir eux-mêmes à leurs besoins avec l'aide de quelques habitants du village. Les trois frères sont restés ensemble (ils n'ont pas vraiment de caractéristiques qui permettent de les distinguer les uns des autres, on peut même dire qu'ils sont une seule entité), presque soudés les uns aux autres, dans la maison familiale, mais Noéma a développé avec le temps ses talents de chanteuse et a choisi, beaucoup plus tard, de partir en tournée. Le Dire-Dire, c'est un appareil enregistreur dans lequel les enfants ont pris l'habitude de parler de leurs émotions (et aussi, la musique de Noéma). La suite de la pièce se passe à cette époque où tous les enfants sont devenus de jeunes adultes. Pourtant, leur mode de vie n'a pas changé depuis leur jeunesse, ils continuent à vivre dans leur petit univers clos et hostile au reste du monde. Il y a presque un an que Rock, William et Fred-Gilles n'ont pas vu leur sœur et elle est en retard. Elle leur revient finalement, inerte, sans parole et sans expression. C'est alors que les trois frères unirent leurs efforts pour réanimer leur sœur, installée dans un bain aménagé spécialement pour l'occasion, à l'extérieur de la maison.

Ce qui captive, comme à l'habitude, dans l'œuvre de Daniel Danis, c'est tout d'abord l'univers dans lequel il nous entraîne. Le monde de ces grands enfants autarciques et mésadaptés semble très éloigné du nôtre, mais l'univers du drame est à ce point bien fait qu'on a envie d'y croire quand même. Les descriptions de lieux sont apparentées au monde onirique, mais tout est toujours concrètement ancré dans le réel avec l'omniprésence des cinq sens. L'atemporalité de l'histoire rappelle aussi que les grands thèmes abordés dans l'œuvre de façon surprenante et touchante (l'amour, la famille, la maladie, la mort) n'en sont pas moins universels.

Ce qui crée la plus grande richesse des textes de Danis, on l'a souvent dit, c'est son maniement du langage. Ce qui est intéressant, c'est que l'écriture est très proche du québécois parlé dans le quotidien, mais il conserve toujours une petite touche différente, qui rend le texte captivant. Ce parler naïf et enfantin (qui emmène les personnages à utiliser « municipiens » plutôt que citadins, par exemple) donne un langage et une parole à des personnages qui, autrement, n'en auraient pas. Cette écriture, sorte de jocal poétique, crée, plus que les descriptions du récit, l'univers dans lequel vivent les enfants : un monde sale, replié sur lui-même, rempli de maladresses et de bonnes intentions. Les mots sont distorsionnés, les enfants se sont créés une sorte de langage parallèle, ce qui illustre d'une manière toute simple l'enfermement de la famille, qui n'a pas pu apprendre le langage « correct » à l'école et qui n'a pas pu échanger beaucoup avec des gens de l'extérieur. C'est donc le sourire en coin qu'on lit des petits bijoux de phrases comme : « Si ta bouche se mariait avec le ciel tonnerreux, on irait à ton mariage. Des gros chars électrisants rouleraient sur des nuages cabossés, tu partirais en lune de miel, avec des cannettes attachées aux pare-chocs » (p. 46). En lisant *Le chant du Dire-Dire*, on retrouve la beauté et la poésie dans la simplicité.

AUDREY LIZOTTE



Le Chant du Dire-Dire

ÉVELYNE DE LA CHENELIÈRE

Désordre public

Fides, Montréal

2006, 130 pages

Après avoir travaillé comme comédienne pendant quelques années, Évelyne de la Chenelière a choisi de diviser son temps entre le jeu et l'écriture théâtrale. Son dernier livre, *Désordre public*, regroupe deux de ses pièces présentées au Nouveau Théâtre Expérimental en 2004. La première, intitulée *Aphrodite en 04*, raconte l'histoire de Max, un jeune comédien au chômage. À bord d'un autobus de la ville de Montréal, il découvre, en entendant une passagère réfléchir, qu'il possède le pouvoir de lire dans les pensées des gens autour de lui, et tout cela, contre son gré. Il essaie de raconter son expérience à Ariane, son ex-copine (de qui il est encore amoureux), et à André, son meilleur ami. Mais ni l'un ni l'autre ne semble prendre au sérieux cette confidence et Max se met rapidement à paniquer. Plus le temps passe, plus les pensées des autres l'envahissent. Il essaie de penser sans arrêt, afin d'arrêter d'entendre les réflexions de son entourage, mais cette tentative échoue et il a de plus en plus l'impression de disparaître derrière tous ces autres qui s'immiscent dans les profondeurs de son âme. C'est son identité qu'il commence à perdre, parce que, si Descartes a effectivement raison et que la pensée est une des premières preuves de l'existence, Max devra travailler fort pour continuer à « être ».

Ce qui plaît dans ce texte, encore plus que l'histoire surprenante, c'est la vision éclatée et typiquement contemporaine des personnages qui entraîne Max, par exemple, à jouer le rôle de d'autres personnages secondaires dans le récit. Plus le texte évolue, moins les identités sont claires et définies. Le

jeu du protagoniste qui change de personnalité est absolument fascinant parce qu'il vient nourrir cette réflexion sur l'individualité et sur l'identité qu'a le protagoniste tout au long de la pièce. Le langage reste très sobre, mais c'est tant mieux, parce que notre attention est toute dirigée vers ces questionnements profonds et originaux à propos l'existence. Un autre point d'intérêt du texte réside dans ses gloses. Il est possible de suivre le parcours créateur d'Évelyne de la Chenelière puisqu'on retrouve, inscrits en rouge dans le texte, les ajouts et les coupures que l'auteure a faits au fil du temps (les dates y sont même indiquées). Pour ceux qui s'intéressent au processus de création, la pièce est une mine d'or.

Ce texte est suivi de *Nicht retour, Mademoiselle*, une pièce à deux personnages présentant les rapports entre une mère et son fils. La première scène s'ouvre sur Emmanuel, un homme qui semble faire un témoignage au micro. Il raconte d'abord banalement son enfance au pensionnat, période pendant laquelle il a, selon toute vraisemblance, beaucoup souffert. Plus son récit avance, plus la raison de cette peine devient flagrante : il a le sentiment d'avoir été abandonné par sa mère. Il raconte son choix, de partir de la France pour aller vivre aux États-Unis, l'Amérique étant devenue, dans son cœur d'enfant, une mère de substitution. Nous observons donc le cheminement de vie d'Emmanuel de l'enfance à l'âge adulte à l'aide de courtes scènes. Au travers de tout cela, il y a aussi sa mère, l'aristocrate, qui essaie de justifier son absence pour ses enfants et qui tente de nous convaincre qu'elle n'a pas abandonné Emmanuel. Le second acte est d'ailleurs consacré à cette mystérieuse femme. Elle raconte sa jeunesse, qui avait la Deuxième Guerre mondiale comme trame de fond.

Mais rien ne relie vraiment l'histoire de l'aristocrate avec celle d'Emmanuel. C'est le troisième acte qui sert de point de rencontre entre les deux protagonistes. On se retrouve cruellement dans le présent, le fils et la mère n'ayant plus rien à se dire. La pièce semble nous murmurer que c'est parce qu'ils ont vécu dans deux univers totalement différents l'un de l'autre que la communication est difficile. Pourtant, on sent une tendresse infinie derrière tous ces mots vides. On y retrouve deux êtres fragiles et blessés par la vie, qui essaient tant bien que mal de s'apprivoiser.

Cette pièce, par son propos moins original et moins approfondi, captive moins que la première. Son intérêt réside surtout dans les variations qu'on y retrouve. En effet, la pièce se présente comme un deux dans un : on y présente la version sans enfants, et, avec le même procédé de gloses qui était présent dans la pièce précédente, on peut aussi y lire la version avec enfants. *Désordre public* est donc une œuvre très intéressante sur plusieurs plans, qu'on pense seulement à la beauté matérielle du livre ou aux questionnements sur l'existence, l'altruisme et l'identité qu'elle met en lumière. On comprend d'ailleurs assez rapidement pourquoi l'auteure pleine de potentiel, est considérée comme une des figures importantes du théâtre contemporain au Québec !

AUDREY LIZOTTE

Un autre point d'intérêt du texte réside dans ses gloses. Il est possible de suivre le parcours créateur d'Évelyne de la Chenelière puisqu'on retrouve, inscrits en rouge dans le texte, les ajouts et les coupures que l'auteure a faits au fil du temps (les dates y sont même indiquées). Pour ceux qui s'intéressent au processus de création, la pièce est une mine d'or.

